
L'ESPAGNE, ESPACE DE TRANSIT ET D'INSTALLATION POUR LES AÏT AYAD

LA POPULATION MAROCAINE RÉSIDANT EN ESPAGNE, LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE, CARACTÉRISTIQUES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

La décennie 1990-2000 a été marquée par le fait que l'Espagne est devenue terre d'accueil des ressortissants étrangers, avec le Maroc comme principal pays émissaire. Les Marocains résidant en Espagne constituent plus de 6 % de l'ensemble de la communauté marocaine résidant à l'étranger, dont l'effectif global est de deux millions ¹. De surcroît, la part des Marocains sur l'ensemble des effectifs étrangers résidants en Espagne s'est considérablement accrue puisqu'elle est passée de 4 % en 1990 à 22 % en 2000. Dans ce premier changement, la diversification des lieux d'origine est perceptible.

Les Marocains : première communauté en Espagne

Les foyers de départ : régions périphériques et Tadla-Azilal

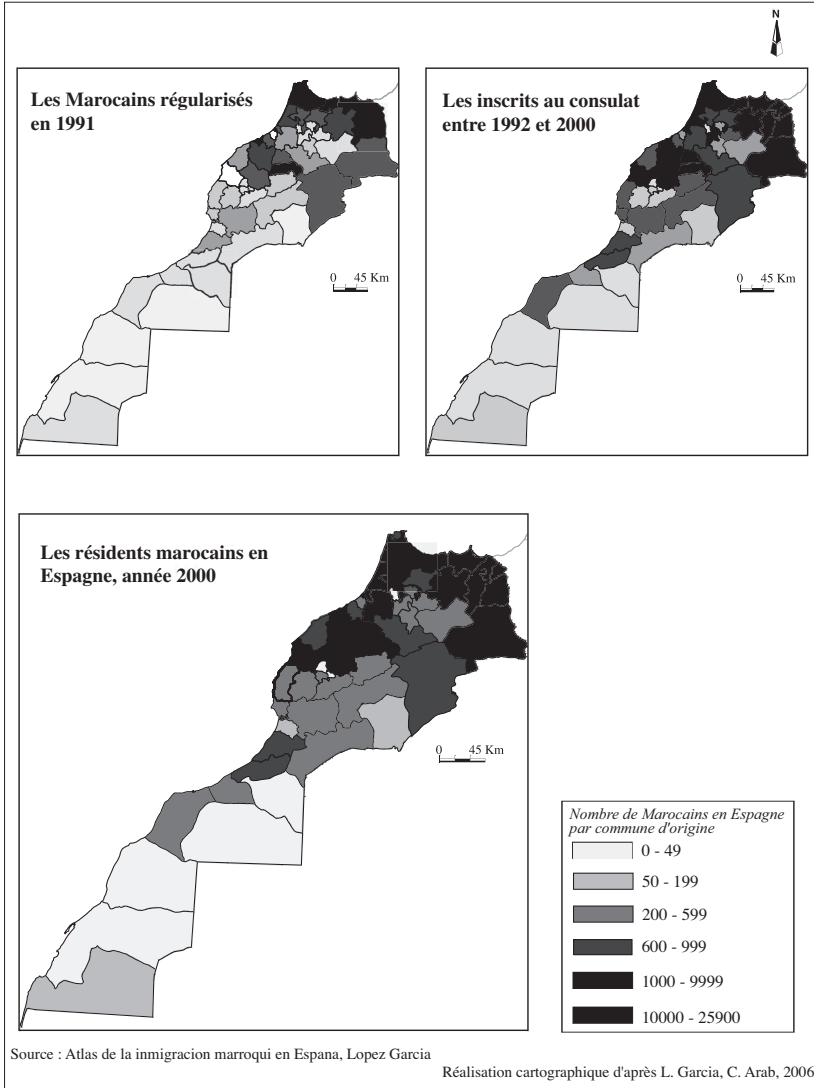
L'émigration des régions de la périphérie du Maroc vers l'Espagne prédomine clairement, alors que les régions du centre du Maroc (excepté le Tadla-Azilal) sont sous-représentées (source statistiques consulaires, dans Lopez Garcia, 2003 ; cf. Carte 19). Les anciennes régions émettrices de migrants, comme la zone sud, sont aujourd'hui très peu marquées par le fait migratoire vers l'Espagne. La province de Beni Mellal est de loin, celle qui a connu la plus forte croissance des flux dans les années 1990. Les provinces de l'ancien protectorat et les zones de la région orientale ² et de l'Atlas occupent une part très importante dans ce

1. Ce chiffre est sujet à caution. Aucun organisme ne semble être en mesure actuellement de donner un chiffre proche de la réalité quantitative des Marocains résidant à l'étranger. En 1997, le ministère marocain des Affaires étrangères et de la Coopération estimait le nombre des Marocains résidant à l'étranger à 1 918 077, dont 1 194 222 en Espagne.

2. La région orientale du Maroc est une zone périphérique, enclavée et en crise, avec une émigration forte et récente. Outre les circonstances structurelles présentes sur l'ensemble du territoire du Maghreb, cette zone traverse des crises conjoncturelles parmi lesquelles il faut noter la fermeture

nouveau champ migratoire entre le Maroc et l'Espagne. Cela correspond au profil de la nouvelle émigration marocaine et donc aussi au profil des régions réceptrices de l'immigration en Espagne.

Carte 19 : Origine des Marocains en Espagne



de la frontière avec l'Algérie (depuis 1994), qui est particulièrement néfaste dans cette région de transit; la forte sécheresse qui a marqué le territoire au milieu des années 1990; ou la fermeture de nombreuses mines de la région. Ces circonstances font que dans les années 1990, la zone orientale s'est transformée en un pôle supplémentaire de l'émigration marocaine (2003, D. Sempere).

La place des Marocains dans la population étrangère résidant en Espagne

En moins de douze ans, le nombre des Marocains en Espagne (naturalisés compris) passe de 18 290 personnes en 1990 à 259 445 personnes en 2001. Ce chiffre a été multiplié par quatorze en une décennie. Les Marocains sont aujourd'hui 700 000 personnes en Espagne (Source : Direction marocaine des statistiques). L'évolution de la population des Marocains en terme quantitatif durant cette période place l'Espagne en troisième position parmi les pays d'installation après la France et la Hollande et devant la Belgique.

Auparavant, dans les années 1990, l'Espagne recevait peu de résidents de pays non occidentaux. D'après J. D. Sempere (2005), l'Espagne voyait arriver essentiellement des exilés en raison des processus de décolonisation (Juifs marocains, *Pieds noirs* d'Algérie, Espagnols résidant dans les colonies), des réfugiés des dictatures américaines ou des familles marocaines et latino-américaines de classe moyenne composant l'essentiel de l'immigration extra-européenne et résidant généralement dans les grandes villes, notamment Madrid. Depuis 1991, date de la première opération de régularisation de la décennie, les Marocains occupent le premier rang au sein de la population étrangère en Espagne, toutes nationalités confondues (voir tableau ci-dessous). En 2001, ils constituent la nationalité étrangère la plus nombreuse, suivie des Équatoriens, qui devancent pour la première fois la communauté anglaise, placée désormais en troisième position.

Tableau 3 : Les dix premières nationalités étrangères en Espagne entre 1992 et 2001

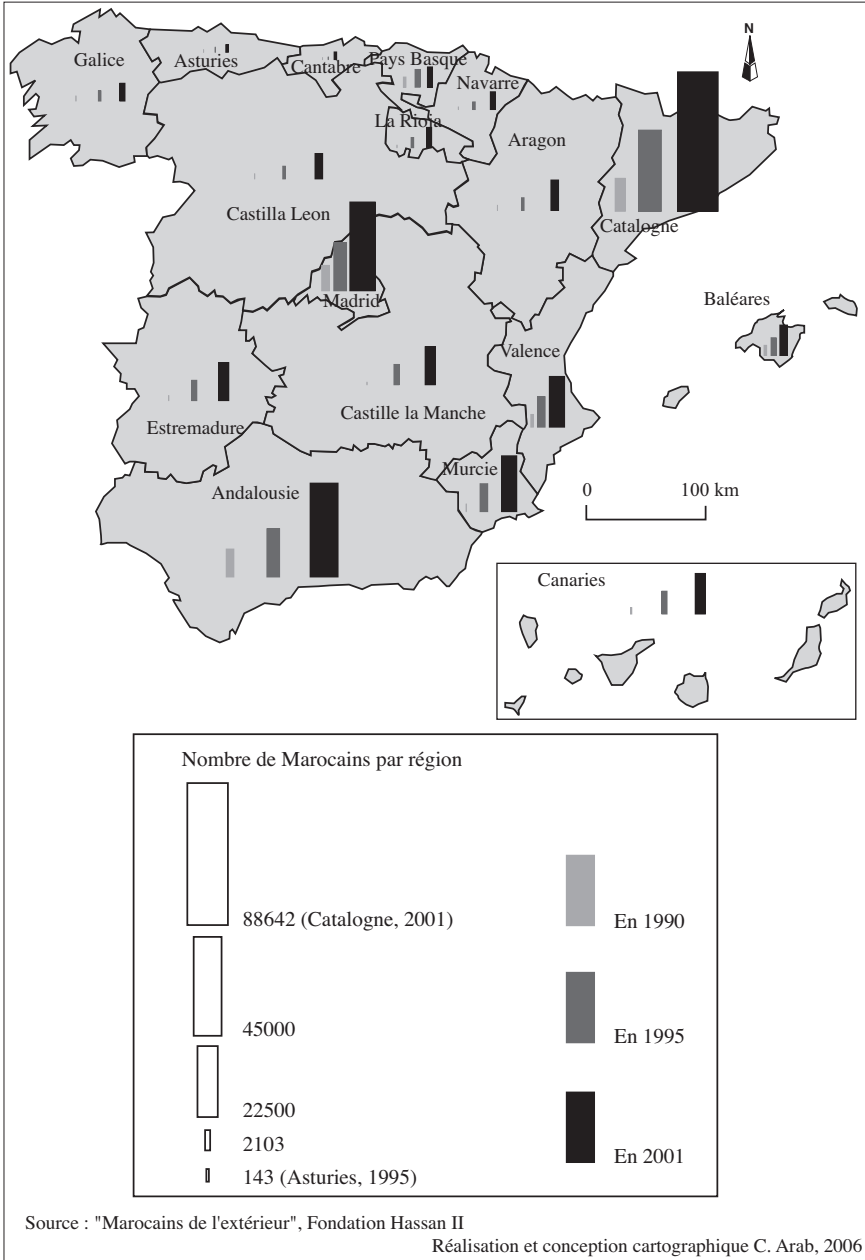
Ressortissants	1992	Ressortissants	2001
<i>Marocains</i>	54 105	<i>Marocains</i>	234 937
Anglais	53 453	Équatoriens	84 669
Allemands	30 493	Anglais	80 183
Portugais	28 631	Allemands	62 506
Français	22 644	Colombiens	48 710
Argentins	21 571	Français	44 798
Italiens	13 580	Portugais	42 634
Hollandais	10 494	Chinois	36 183
Philippins	8 004	Italiens	35 647
Péruviens	7 437	Péruviens	33 758
Total	393 100	Total	1 109 060

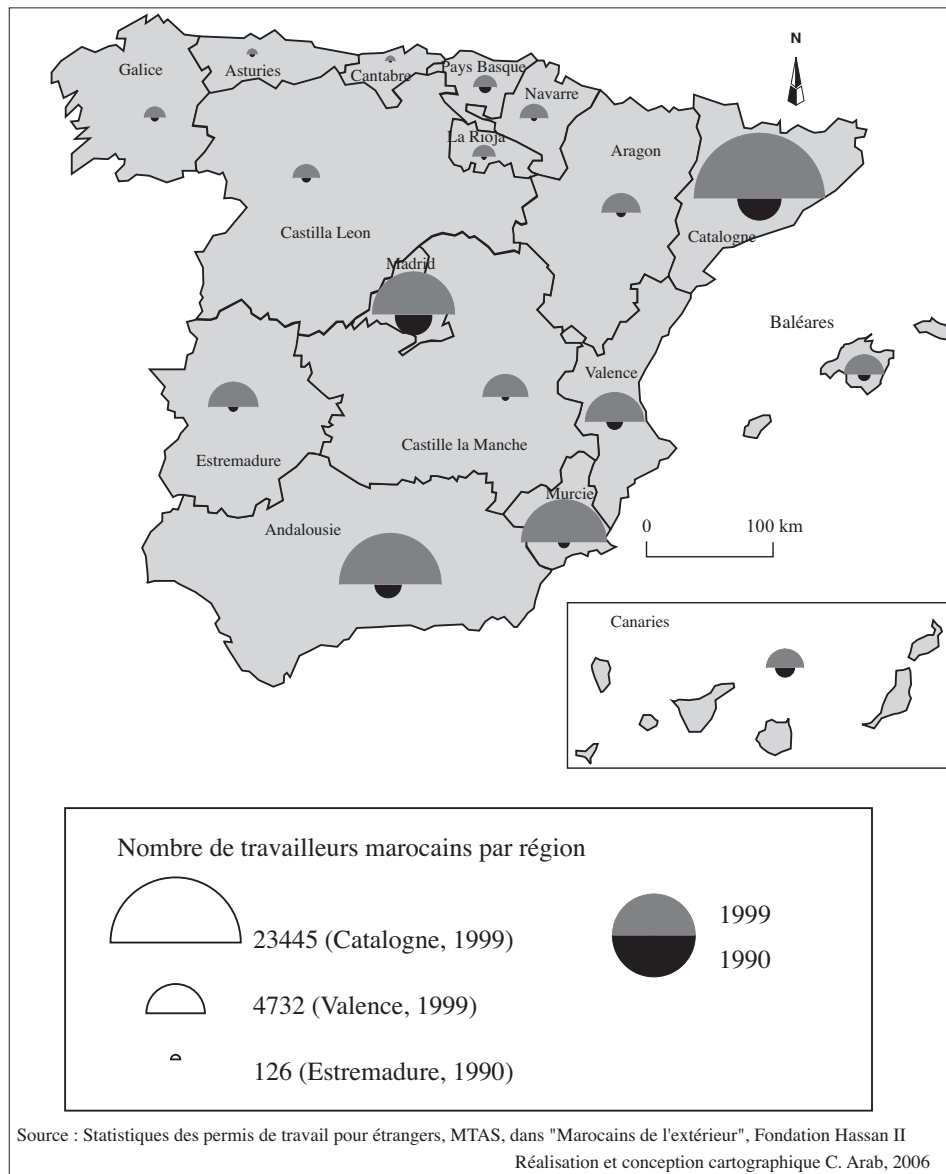
Source : MTAS, ministère espagnol du Travail et des Affaires sociales (Fondation Hassan II, 2005).

Une nouvelle population apparaît en Espagne à partir de 2000, qui n'est pas visible dans le tableau 3 : il s'agit des populations de l'Europe de l'Est, les Polonais et les Roumains essentiellement.

Les Marocains en Espagne – une population concentrée dans trois régions : Andalousie, Madrid, Catalogne

Carte 20 : Les Marocains en Espagne par région, en 1990, 1995 et 2001



Carte 21 : Les travailleurs marocains en Espagne par région, en 1990 et 1999

Trois régions (Andalousie, Catalogne et Madrid) regroupent 69 % du total des Marocains – soit 135 347 personnes – moins de 20 % de la population marocaine (37 453) est répartie sur douze régions autonomes. La migration marocaine, bien qu'elle soit principalement concentrée dans quelques régions seulement s'est néanmoins diffusée dans l'ensemble du territoire espagnol.

À la fin de la décennie 1990, deux régions agricoles, la Murcie et Valence voient le nombre de Marocains croître fortement : 11,9 % des Marocains y vivent en 2000 contre 7 % en 1990.

À elles seules, ces cinq régions (où 59,5 % de la population totale d'Espagne se concentre) abritaient, en 2000, 80,9 % des Marocains établis en Espagne, soit 158 595 personnes.

La carte 21 montre la répartition des Marocains qui travaillent en Espagne. Cette répartition est relativement la même que celles des Marocains (Carte 20).

L'Andalousie, qui s'est maintenue en troisième position après la Catalogne et la région de Madrid durant toute la décennie, prend, en 1998, le premier rang occupé auparavant par la région madrilène : désormais elle est la deuxième région de concentration des travailleurs marocains en Espagne, juste après la Catalogne et suivie par Murcie (Carte 21). La région de Murcie, nouveau pôle d'attraction pour les Marocains, est devenue la quatrième zone de concentration des travailleurs étrangers en 1999, dont notamment les Équatoriens.

Des secteurs de prédilection : agriculture et services

Presque trois quarts (71,8 %) des actifs marocains titulaires d'un titre de travail sont présents dans les secteurs agricoles et des services. La part des Marocains qui travaille dans l'agriculture n'a cessé de croître entre 1992 et 1999, représentant près des trois quarts parmi la population étrangère totale. Ils sont aussi fortement employés dans le secteur du bâtiment.

L'essentiel de l'activité des Aït Ayad se trouve dans le secteur agricole, et particulièrement dans le cadre du travail temporaire (*temporadas*). Certains travaillent aussi dans la construction de bâtiments et d'autres encore possèdent une activité commerciale. En ce qui concerne les femmes, elles sont essentiellement employées dans les activités agricoles, domestiques et parfois de service. Certaines femmes sont aussi amenées à se prostituer.

De plus, quelques migrants Aït Ayad ont exercé des activités illicites (« trafic » de drogue) mais généralement hors de l'Espagne, comme pour Driss à Amsterdam ou pour Mohamed en Italie. Le secteur des services reste peu important, excepté temporairement pour la vente ambulante qui s'est développée pour quelques migrants au début de leur parcours migratoire. Il semble néanmoins intéressant de relater un exemple qui apparaît à travers les entretiens réalisés en Espagne. En effet, la majorité des migrants interrogés sont passés par la ville de Crévillente, espace commercial important où une majorité de Marocains font leurs achats, souvent avant un retour au Maroc. Cette ville est un pôle où circulent les Aït Ayad et va donc apparaître dans leur espace migratoire comme un passage obligé pour l'achat de marchandises. J.-D. Sempere, a communiqué en ce sens « Crevi-Mellal : le territoire marocain de Crévillente

(Alicante)³ » (2006). Il explique dans sa communication comment un territoire marocain se construit séparément des Espagnols. Ce centre commercial est constitué d'une cinquantaine de petites boutiques qui vendent des produits non-alimentaires d'une grande diversité tenus par des migrants d'origines diverses : Turcs, Pakistanais, Algériens, Espagnols. Cependant la majorité est tenue par des Marocains. Ce centre est formé d'un axe principal le long duquel sont alignés les boutiques. La réussite commerciale de ces boutiques est liée à la localisation d'un échangeur autoroutier (Valence-Grenade), très fréquentée par les Marocains. Cette ville commerciale est connue d'abord par la vente de ses tapis. Mais elle s'est, depuis, diversifiée en vendant d'autres articles variés, comme des vêtements peu chers, des bijoux (de la pacotille mais aussi certains bijoux en or), des montres, des foulards (les foulards vendus à Crévillente sont les mêmes que ceux vendus dans les souks du Maroc), des couvertures de laine, des sacs, des articles de cuisine, des parfums, shampoings, savons, des articles avec des versets du coran, des valises... Et bien entendu des tapis (Photographies 7).

Photographies 7 : Les bazars de Crévillente



3. Grâce aux noms des boutiques dans les photographies 7, on voit une fois de plus la région de Beni Mellal, présente dans ce centre commercial. Beni Amir est une commune de la plaine du Tadla près de Beni Mellal. On retrouve aussi en Italie les Beni Amir. D'après D. Sempere (2006), Crevi-Mellal est une dénomination utilisée par certains Marocains pour qualifier ce lieu.



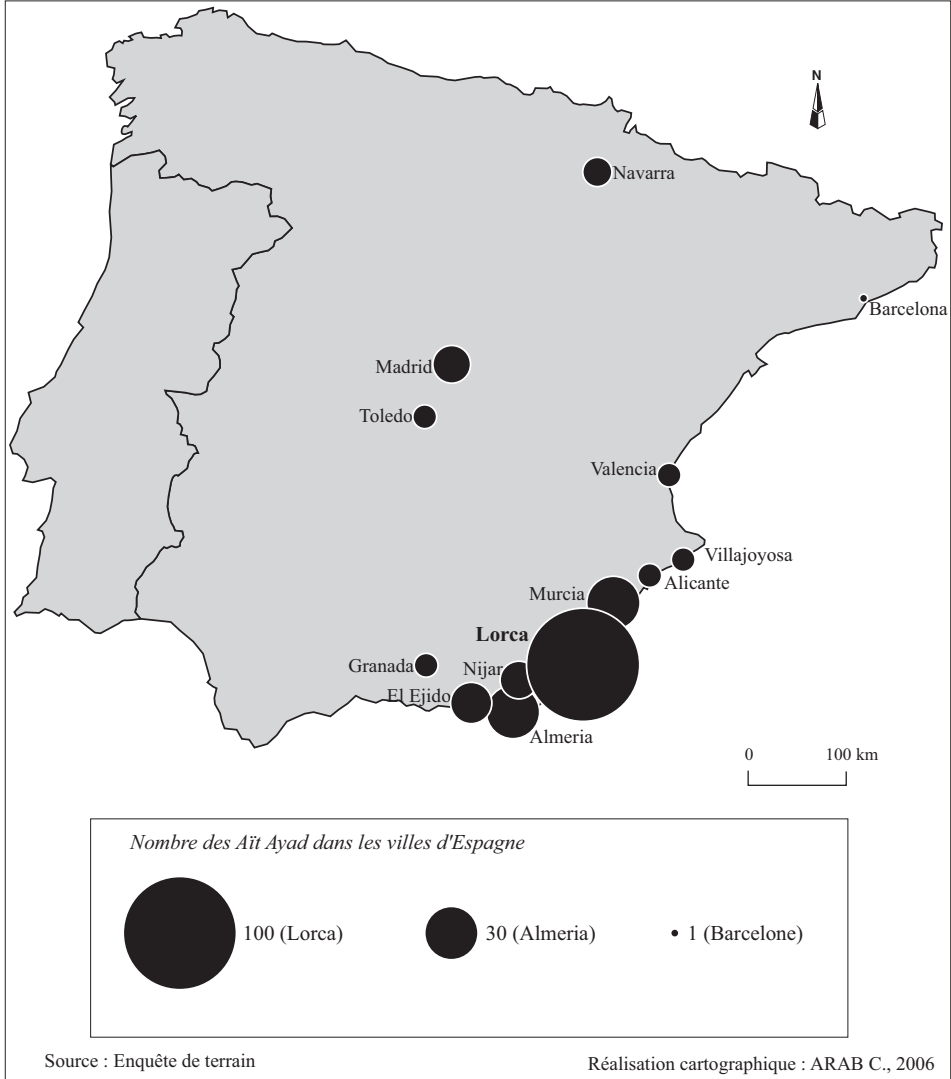
Source : Photographies réalisées par Arab C., décembre 2003.

Ce pôle commercial est important dans le dispositif migratoire des Aït Ayad car il s'agit d'un espace d'achat de marchandises situé dans leur espace de circulation.

Après avoir vu cette ville de circulation des Aït Ayad, intéressons-nous aux pôles d'ancrage. La zone agricole intensive du sud de l'Espagne semble être un pôle émergent pour la localisation de Marocains en Espagne. La population des Aït Ayad répond-elle à ce schéma d'organisation spatiale des Marocains en Espagne ? Comment les Aït Ayad se répartissent-ils sur le territoire espagnol et s'insèrent-ils dans le secteur agricole où ils sont principalement employés ? Quelles villes émergent comme de véritables pôles d'installation des Aït Ayad ?

LES VILLES DE TRANSIT ET D'INSTALLATION DES AÏT AYAD EN ESPAGNE

Carte 22 : Répartition géographique des Aït Ayad en Espagne, 2006



La carte 22 n'a pas vocation à être exhaustive dans la mesure où mes informateurs m'ont précisé qu'ils ne connaissaient pas tous les Aït Ayad d'Espagne. Elle permet tout de même de refléter la réalité en indiquant les principaux foyers de résidence des Aït Ayad en Espagne. La localisation des Aït Ayad coïncide

globalement avec celle des Marocains en Espagne. Cependant, les Aït Ayad sont largement surreprésentés dans le sud-est : ils se concentrent en effet dans les régions d'Andalousie et de Murcie. Les quatre villes qui représentent la quasi-totalité de cette population sont Lorca, avec près d'une centaine de personnes originaires de Beni Ayatt, Nijar, El Ejido (près de 70 à El Ejido) et Almeria qui concentre aussi une trentaine de personnes. Ces migrants se connaissent et sont en contact perpétuel. On observe aussi des petites villes où il y a plusieurs Aït Ayad qui séjournent juste pour la période de travail, comme Rute pour la récolte d'olives et Huelva où ils ne vont que pendant la récolte des fraises. Cette répartition s'explique essentiellement par l'économie agricole (en particulier dans la région de l'Andalousie et de Murcie).

Lorca : nouveau pôle d'installation pour les Marocains

Il s'agit d'analyser la place de Lorca dans l'espace migratoire des Aït Ayad. On développera d'abord le contexte général de la ville avant d'étudier comment les Aït Ayad s'y sont installés. On s'interrogera enfin sur la pérennité de leur installation à Lorca.

Lorca : une ville située au sein d'une région d'agriculture intensive

D. Sempere (2002, 2005) rappelle que c'est l'agriculture qui met en relation des régions périphériques. Ajoutons qu'elle met en relation des régions périphériques mais aussi souvent rurales et pauvres. Une partie du secteur agricole s'est extraordinairement développée au cours des deux dernières décennies ; elle est devenue très compétitive sur les marchés européens. La production de fruits et légumes à partir d'une agriculture très technicisée est devenue, avec le tourisme et l'immobilier, une des spécificités économiques de l'Espagne dans l'Union européenne. Les conditions climatologiques et l'orientation ont toujours constitué un atout décisif pour l'agriculture du sud de l'Espagne. Par ailleurs la construction d'infrastructures routières, notamment le prolongement de l'autoroute de la Méditerranée à travers l'Andalousie, facilite dès la fin des années 1980 l'accroissement des relations entre Murcie, l'Andalousie et le nord. Ces régions sont désormais à 24 heures des grands marchés européens. Cette agriculture intensive fonctionne exclusivement grâce à la présence d'une main-d'œuvre disponible, mobile et bon marché : celle des immigrants. La production intensive de fruits et légumes concerne les provinces méditerranéennes de Gérone, Alicante, Murcie, Huelva et surtout Almeria. Ces provinces représentent le paradigme de la région à l'immigration importante constituée de Marocains travaillant dans les serres.

La région de Murcie est la deuxième province d'immigration agraire en Espagne, (Canovas, 1999, 2000). Ses caractéristiques sont semblables à celle

d'Almeria, mais l'agriculture intensive s'y fait généralement à ciel ouvert. La capitalisation de ce secteur a légèrement amélioré les conditions de travail des immigrés et les entreprises font de gros bénéfices. Elles font plus facilement des contrats de travail, indispensables à l'obtention des permis de séjour. D'autres villes du sud-est de l'Espagne ont connu un essor de l'agriculture intensive et de l'immigration agricole suivant le même modèle. Certains villages de la région de Huelva sont devenus les principaux exportateurs européens de fraises, et la main-d'œuvre polonaise et roumaine (Tableau 4), qui s'est récemment substituée à celle des Marocains, y travaille avec acharnement.

Tableau 4 : Étrangers par nationalité recensés dans les provinces méditerranéennes et Madrid

	Étrangers	UE 25	Pologne	Roumanie	Colombie	Équateur	Maroc	% Maroc
<i>Almería</i>	92 583	18 504	172	10 779	2 798	8 749	27 614	37,3
Cádiz	27 560	10 236	142	812	1 314	664	5 707	32,9
Granada	35 709	9 296	118	3 629	1 829	2 640	6 350	24,0
<i>Huelva</i>	18 667	4 007	456	2 317	1 303	1 395	4 533	30,9
Málaga	179 896	90 029	703	3 393	7 007	6 069	18 902	21,0
Sevilla	37 208	6 120	211	1 672	3 397	3 970	5 305	17,1
Barcelona	567 655	71 730	3 069	15 873	30 128	79 401	108 726	21,9
Girona	99 974	19 692	515	4 964	3 632	3 283	28 286	35,2
Lleida	44 654	3 073	410	7 017	2 599	1 589	10 312	24,8
Tarragona	83 484	14 543	590	11 237	5 411	4 195	22 805	33,1
<i>Alicante</i>	319 208	157 828	1 909	12 175	19 814	26 354	21 350	13,2
Castellón	65 059	7 608	477	28 702	3 832	2 173	10 226	17,8
Valencia	188 586	30 050	1 655	18 894	16 446	28 829	12 759	8,0
Madrid	766 673	70 583	17 707	95 644	71 410	169 375	67 716	9,7
<i>Murcia</i>	164 412	20 030	650	3 436	6 510	55 442	44 589	30,9
Espagne	3 691 547	766 678	35 962	314 349	268 931	491 797	505 373	17,3

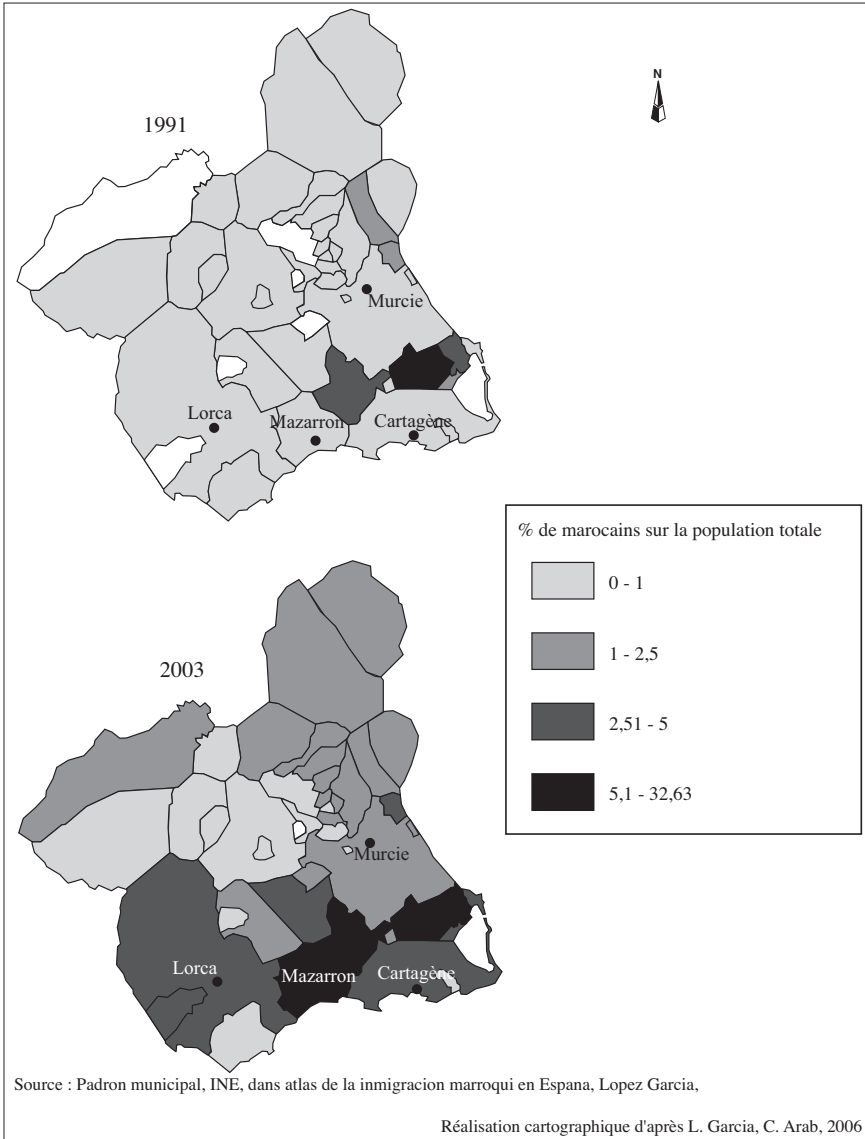
Source : Instituto Nacional de Estadística [www.ine.es]. Padrón Municipal de habitantes 2005, dans Sempere (Brighton, 2005).

Les Aït Ayad à Lorca

Lorca est une petite ville du sud-est de l'Espagne, à une cinquantaine de kilomètres de Murcie. Lorca, d'après la dernière mise à jour du recensement de 2005, possède 87 153 habitants. Il y a, en 1991, 563 étrangers dont 135 sont de l'Union européenne (source : *El padron municipal de habitantes*, Institut des statistiques nationales, I.N.E, dans Lopez Garcia, 2004). La carte 23 montre que les Marocains représentaient seulement entre 0 et 1 % de la population totale en 1991, ceux-ci représentent 3,5 % en 2003. La population marocaine qui est de 2 889 atteint 23,2 % de la population étrangère en 2004 (*el padron municipal*, INE,

dans Sempere, 2005). La population équatorienne est largement au-delà avec 8 229 habitants, soit plus de 60 % de la population étrangère, et près de 10 % de la population totale. Les Roumains font aussi leur apparition avec 103 personnes. Le chiffre des Marocains a été multiplié par 23, en passant de 100 en 1991 à 2 321 en 2003.

Carte 23 : Population marocaine par municipalités dans la région de Murcia



Lors de mon premier séjour à Lorca, j'avais particulièrement remarqué la présence des Équatoriens et des Marocains, originaires de Beni Ayatt et de la province de Beni Mellal ainsi que des régions d'Oujda et de Khouribga.

Les deux populations étrangères les plus nombreuses à Lorca sont les Marocains et les Équatoriens. On les retrouve en « concurrence » sur le marché du travail. Les Équatoriens ont l'avantage de parler l'espagnol et d'être plus « dociles » au niveau du travail, d'après les entretiens qu'on a eu avec les Aït Ayad. En général, les Marocains et les Équatoriens se fréquentent peu, excepté chez les femmes, qui partagent plus facilement leur logement.

Dans l'un des appartements des Marocains chez qui je me suis rendue, deux Équatoriens vivaient avec les Aït Ayad. Lors de l'un de mes terrains, un couple mixte (un Aït Ayad et une Équatorienne) a pu être rencontré.

Lorca semble être pour les Aït Ayad une ville-repère dans leur espace migratoire. La majorité des Aït Ayad rencontrée à Lorca, travaillent dans l'agriculture. C'est le processus des réseaux familial et villageois qui permet le regroupement important de cette population.

L'aide au logement, au travail, la solidarité entre les migrants est une stratégie qui fonctionne bien pour les premiers arrivants dans cette ville. Deux points importants seront évoqués : la formation d'un champ migratoire entre Beni Ayatt et Lorca qui s'appuie essentiellement sur le réseau familial et villageois ; la question de logements à Lorca et l'organisation des appartements qui renseignent aussi sur les formes migratoires prises par le réseau.

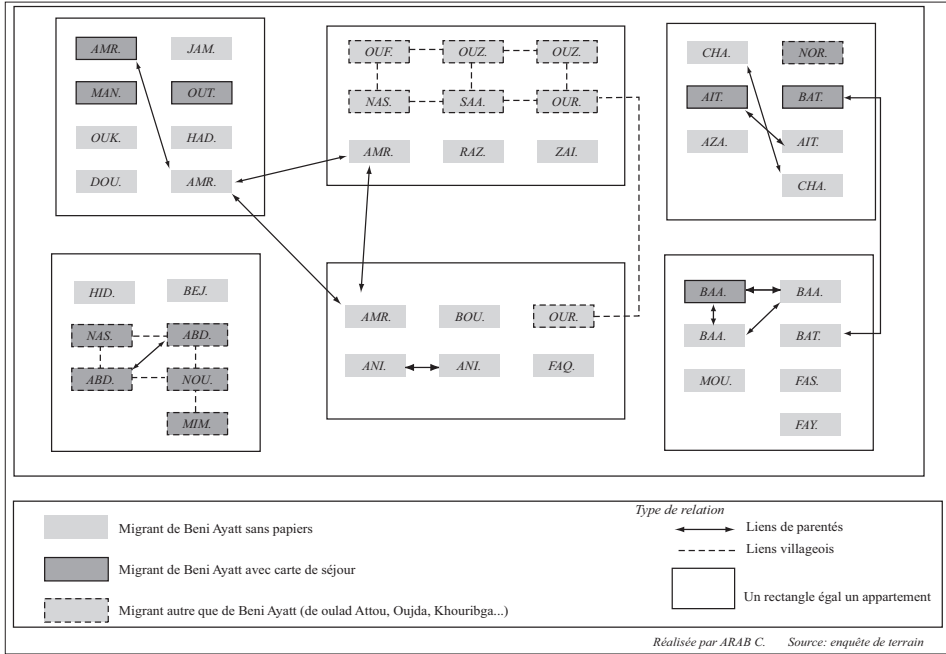
*La mise en place d'un champ migratoire Beni Ayatt – Lorca :
le rôle du réseau familial, villageois et communautaire
dans l'organisation des appartements*

Les réseaux familiaux et villageois organisent le champ migratoire de Beni Ayatt à Lorca. Il est plus difficile de reconstituer par ordre chronologique la chaîne migratoire des Aït Ayad à Lorca par rapport aux filières d'Angers et Lunel par exemple. En effet, le phénomène est plus diffus, moins organisé, et les migrants plus nombreux. De plus, il est quasi impossible de savoir qui est le premier arrivant, car les Aït Ayad ne sont pas fixes à Lorca. Ils circulent mais ne s'installent pas – ou très peu d'entre eux.

La majorité des migrants qui arrivent, vont à Lorca pour rejoindre un frère ou un ami du village. La plupart d'entre eux font par la suite venir leurs frères en envoyant un contrat de travail donné ou acheté auprès des patrons agricoles espagnols.

L'organisation des appartements est révélatrice du fonctionnement du réseau migratoire et du champ migratoire qui se met en place entre Beni Ayatt et Lorca.

Figure 8 : Réseau de relation à Lorca en Espagne en 2002



La situation des trois frères Farid, Ali et Malik est intéressante. Deux d'entre eux vivent ensemble avec d'autres personnes de Beni Ayatt et le dernier arrivé est installé aussi avec des amis du village dans un autre appartement de Lorca. Le schéma précédent permet de les visualiser, il s'agit de la famille *AMR*. Au départ, le premier des trois frères s'était opposé à la venue des suivants en *patera*. Il se justifiait en disant que c'était trop risqué et qu'ils devaient attendre qu'il leur trouve des contrats de travail. Mais Ali et Malik n'ont pas attendu et ont préféré risquer leur vie pour partir.

Ce même schéma montre les relations qui existent entre les Aït Ayad et les autres Marocains, des liens de types familiaux, villageois, ainsi que le nombre de migrants par appartement. Lors de la première enquête de terrain en 2001, on a pu être logée dans le premier appartement. On note que dans un type 3, huit migrants cohabitent. Parmi ces huit personnes, cinq sont sans papiers, et deux sont cousins. La solidarité villageoise est une des conditions pour le bien-être de l'arrivée d'un migrant. Le migrant qui arrive est accueilli, hébergé, nourri, on lui prête souvent des vêtements au début, ainsi que de l'argent, et on le présente aux chefs de l'exploitation agricole dans laquelle le migrant travaille (cela rappelle aussi les formes de solidarité, logement et travail, qui ont existé à Angers entre les Aït Ayad). Ensuite, on lui explique tous les procédés nécessaires pour régulariser sa situation, les preuves à acheter, où se les procurer. La quasi

totalité des personnes rencontrées en 2001 et revue par la suite, avait réussi à régulariser leur situation.

En 2003, lors d'une autre enquête de terrain, on retrouve certains d'entre eux qu'on avait pu interroger en 2002. Ceux qui sont représentés dans cette figure (9) sont les migrants « fixes », qui vivent dans cet appartement. S'y ajoutent, selon les passages à Lorca, des migrants qui viennent se « poser » un moment à Lorca, se ressourcer, se reposer pour repartir ensuite. Normalement, ils vivent à six ou sept, mais progressivement les frères de certains d'entre eux les rejoignent. Souvent ces appartements accueillent plus de migrants que leur capacité le permet. Par exemple, lorsque j'enquêtais, je logeais dans cet appartement où l'on était treize (avec Mounir, Mustapha et moi-même qui nous sommes ajoutés).

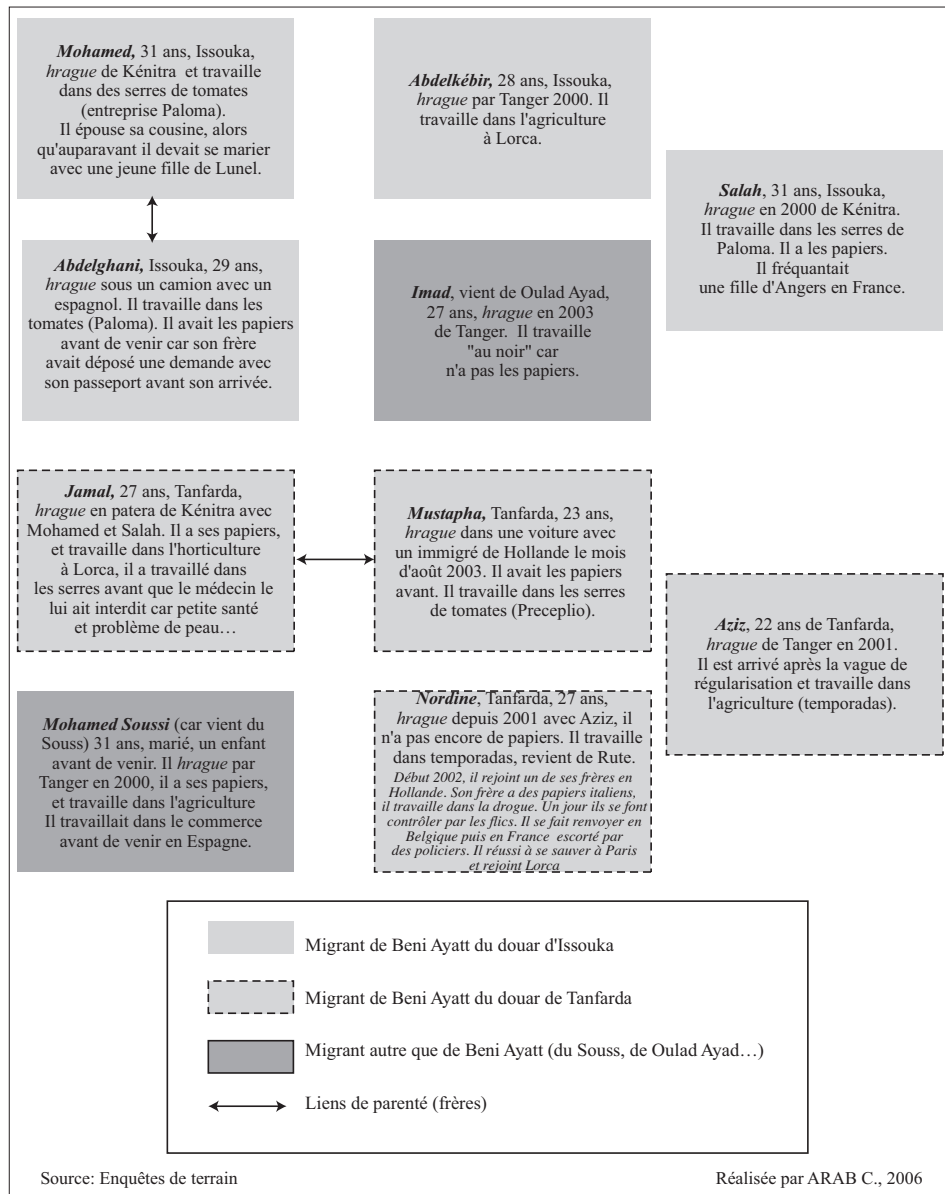
Un autre appartement est cité par les Aït Ayad lors des entretiens. Il est appelé, « l'appartement des dix-sept », car ils sont dix-sept personnes à loger régulièrement dans ce lieu. Mustapha raconte :

« On était dix-sept dans un appartement avec deux chambres. Parfois on était vingt. On dormait à huit ou neuf par chambre. C'était la misère là-bas. On n'avait pas de place pour dormir. Je suis resté une semaine. Après je voulais partir car ça ne me plaisait pas [...]. L'appartement des dix-sept sert à dépanner les Aït Ayad qui se retrouvent à la rue pour une période courte, pour leur laisser le temps de trouver quelque chose. On peut même être à 30 ; ce n'est pas un problème. »

Ceci permet de comprendre que les Aït Ayad à Lorca n'hésitent pas à s'entraider dans les débuts, surtout pour ce qui est du travail et du logement. La naissance d'un champ migratoire entre Beni Ayatt et Lorca se met en place, qui n'est pas sans rappeler l'installation des Aït Ayad à Angers, où souvent au début, les appartements des Aït Ayad à Angers étaient surpeuplés. Aussi, du fait de cette concentration des Aït Ayad dans certains appartements, on peut supposer qu'ils ne sont pas complètement fixés à Lorca.

Comment peut-on qualifier cet espace de Lorca ? Est-ce un espace d'installation définitif pour les Aït Ayad, de transit, de passage seulement ?

Figure 9 : Organisation familiale et villageoise au sein d'un appartement à Lorca en 2003⁴



4. Dans cette figure, après le nom du migrant, on a précisé l'âge, le douar d'origine du migrant (Issouka, Tanfarda, etc. sont des douars de Beni Ayatt), la façon d'avoir migrer en Espagne, son insertion professionnelle, et parfois on a précisé s'il a ses papiers et sa situation familiale.

Lorca, espace d'installation ou de transit ?

Pour la plupart des Aït Ayad, Lorca ne représente pas une ville où ils ont envie de rester. Ils s'y rendent car il y a toujours quelqu'un de Beni Ayatt pour les y accueillir, et ils savent qu'ils peuvent y revenir lorsqu'ils n'ont plus où aller. Cette ville permet aux Aït Ayad d'avoir une soupape de sécurité lorsque l'un d'entre eux se sent perdu. C'est le point de repère, ou devrions-nous dire le repère des Aït Ayad. Néanmoins, lors des diverses recherches, on a pu observer que le nombre des Aït Ayad n'a cessé d'augmenter dans cette ville. On a retrouvé certains migrants interrogés en 2001, mais de nouveaux arrivants étaient aussi présents, et d'autres avaient réussi à partir (vers d'autres villes d'Espagne, ou vers d'autres pays d'Europe, Italie, France, Belgique et Hollande). Beaucoup d'entre eux étaient en situation irrégulière en 2001. La plupart possèdent aujourd'hui des papiers. La majorité d'entre eux veulent quitter Lorca et même l'Espagne. Ils souhaitent aller plus loin en Europe, en France le plus souvent. Certains voudraient rejoindre un membre de leur famille à Lunel ou Angers. Pour ceux qui restent en Espagne, beaucoup souhaitent quitter Lorca pour le nord de l'Espagne. Comment perçoivent-ils cet espace ?

Taoufik⁵ répond à la question suivante : « Si tu avais des papiers, où irais-tu ? »

« C'est le genre de questions auquel on ne peut pas répondre... On ne sait pas... L'homme va chercher son lieu. J'ai encore dans mon esprit l'envie d'avancer plus loin... Moi je me dis que c'est la France, le pays où je souhaiterais vivre. C'est propre, le travail est moins difficile, il y a des lois pour te protéger. Il y a de l'argent, des aides, des lois justes. Si j'avais mes papiers, c'est vrai que je pense beaucoup à la France. Mais il faut que tu connaisses des gens qui soient prêts à accueillir⁶... (je lui demande si l'Espagne lui plaît ?) En tous les cas, d'après ce que j'ai vu, si c'est ça l'Espagne!!! Ici c'est juste Berkane (ville au nord-est du Maroc entre Nador et Oujda). Lorca ce n'est pas ça l'Espagne. C'est très difficile la vie ici. C'est un peu mieux. Tu sens que ta vie a un sens, mais la vie est tellement difficile ici... que si tu restes trois ou quatre ans tu crèves... Tu as bien vu tout à l'heure comment je suis entré à 15 heures (Taoufik est rentré vers 15 heures, avant de terminer son travail. Il s'est senti mal et est parti sans le dire à son patron, pris de sueurs froides, mal au ventre, très pâle...) Tu travailles dur, tu arraches près 2 000 kilogrammes de légumes et fruits par

5. Il semble très jeune, très pâle, malade... Les autres migrants expliquent qu'il a une petite santé, et qu'il a vraiment du mal à supporter le travail dans l'agriculture. Au moment de l'entretien, Taoufik n'a pas ses papiers, on le retrouve quelques années plus tard (sans l'interroger), il est régularisé et semble plus en forme.

6. *Taoufik* a de la famille à Angers et Trélazé, mais il ne les a jamais contactés, par fierté. Il dit que « quand des membres de la famille sont en France, ils croient toujours qu'on a besoin d'eux, ils ont toujours peur qu'on leur demande de nous aider... »

jour au milieu de champs boueux. Ai-je déjà travaillé dans ces conditions au Maroc ? Je me souviens avoir refusé plusieurs fois de rentrer les vaches, quand mon père me le demandait, car je trouvais ça dégradant... Et en plus, ici, c'est travaille et tais toi. Même si tu es malade tu ne peux pas parler, à part dire, si, si, si, chef. Tout ce qu'on te dit tu dois répondre si... Même si c'est l'autre qui est en faute... Déjà si j'avais mes papiers, je pars de Lorca et du sud de l'Espagne, j'avance vers le nord. Il faut trouver un bon travail bien payé, même si c'est dur, ça sera plus propre. Si je peux, j'irai en France... »

Kamel ⁷, nous renseigne aussi sur l'image qu'il a de Lorca :

« Pour moi, je ne suis pas encore arrivé en Europe. Là où on est, ce n'est pas encore bien civilisé. Là c'est juste Aït Ouayou (il s'agit d'un douar du sud de Beni Ayatt, dans la zone montagneuse, où il n'y a ni eau, ni électricité), tu vois bien la France c'est pas comme ça... Pour être en Europe il faut au moins aller à Madrid, Barcelone, d'autres villes qu'ici. (Je lui demande s'il a des regrets d'être parti). (Silence...) Non pas de regret, je suis quand même content d'être là. Le problème pour moi, c'est le problème du chômage au Maroc. J'ai perdu beaucoup de temps là-bas. Les problèmes que j'avais au Maroc c'était pire que ceux que j'ai ici. Pendant six ans j'ai chômé malgré mes diplômes. »

Voici plusieurs autres extraits d'entretiens qui résument ce qu'ils pensent de Lorca ou de l'Espagne en général :

Mounir : « Avec ou sans papiers je vais quitter sûrement l'Espagne. Sans destination, je vais quitter l'Espagne... On nous traite comme des animaux, des sauvages. Moi je ne pourrais pas travailler toute ma vie dans l'agriculture... Et pour nous, les Marocains, il n'y a que l'agriculture ici... J'ai de la famille en France mais je vais attendre d'avoir les papiers en Espagne. Les papiers d'Espagne, je les veux juste pour avancer vers le nord de l'Europe (France ou Belgique) mais pas pour une autre vie en Espagne. Même avec les papiers en Espagne, tu ne peux rien attendre d'une vie meilleure dans l'agriculture. Je n'en veux pas de cette vie-là. J'irai étudier en France (Mounir possède une maîtrise en biologie). J'ai de la famille en France, à Lunel... Si jamais je n'ai pas les papiers d'Espagne, j'irai en Italie et si j'ai les papiers, direction la France, première station à Lunel... »

Farid : « Et après quand j'aurai la sûreté des papiers, j'avancerai vers le nord de l'Europe, vers la France ou la Hollande. Mais surtout sortir de l'Espagne. En tous les cas, moi elle (l'Espagne) ne me plaît pas. Le travail est difficile, on n'est pas très bien payé, il y a trop de monde, trop d'Arabes. J'aimerais un endroit où il y a moins de monde. Si j'avais les papiers d'une plus longue durée, j'irais vers le nord, surtout sortir de l'Espagne. »

7. Il s'agit du jeune homme qui a été arrêté à la frontière franco-espagnole, à Perthuis, et qui a une maîtrise en biologie.

Mustapha : « Il n'y a pas de travail. Les droits de l'homme n'existent pas ici. Tu es comme un animal, comme si on n'avait jamais été à l'école. Ils croient qu'on est venu car on n'avait pas de quoi manger dans notre pays mais c'est pour une vie meilleure. Je suis parti du Maroc pour trouver quelque chose de mieux. J'ai quitté le Maroc car cela ne me plaisait pas. Et je vais pareillement quitter l'Espagne car ça ne me plaît pas non plus... Dans ma tête c'est la France. J'y reviendrai si je peux. C'est mon rêve le plus cher pour moi. »

Driss : « L'Espagne ça ne me plaît pas tant que ça. Car il y a trop de racistes, beaucoup d'Arabes. Ça ne va pas, l'Espagne ne me plaît pas, ce n'est pas l'Europe. L'Espagne c'est "le cul de l'Europe". L'Espagne m'a donné les papiers mais je rêve d'encore mieux. »

Ces entretiens reflètent le décalage entre la représentation que se faisaient les migrants avant de partir et l'image réelle de leur situation en Espagne. Ces différents passages permettent de supposer que Lorca (et même l'Espagne de manière plus générale) n'est pas une ville qui attire réellement les migrants. Néanmoins, elle nous paraît être au moins un espace de transit (quelques années), de rebond (quelques mois), voire de simple passage dans l'espace migratoire des Aït Ayad. Tous ceux qu'on a pu interroger à Lorca ont clairement dit qu'ils n'avaient pas l'intention d'y rester, vu les conditions de séjour et les « espoirs » déçus suite à leur migration. Ils sont là car ils connaissent des amis et que la ville a besoin de main-d'œuvre pour l'agriculture, et que les agriculteurs eux-mêmes encouragent plus ou moins la venue de cette main-d'œuvre. Mais souvent le retour à Lorca est dicté par un non choix de la part des Aït Ayad, en attendant de trouver un endroit meilleur où aller. Toutefois, malgré les discours tenus par les migrants, il semblerait qu'une grande partie d'entre eux reste à Lorca. Pour ceux qui réussissent à quitter cette ville, ils sont remplacés par d'autres migrants nouvellement venus. Quelques-uns se sont mariés et ont fait venir leur femme. Une forme d'installation se met aussi en place.

Pour réellement qualifier l'espace de Lorca, il faudra attendre encore quelques années et continuer à suivre les itinéraires des Aït Ayad afin de voir si le champ migratoire Beni Ayatt/Lorca perdurera dans le temps.

*Villajoyosa, petite communauté des Oulad Bourhmoune*⁸

Villajoyosa est un pôle d'installation récent pour les Aït Ayad. Avant d'observer l'étape-Villajoyosa, il faut revenir sur l'histoire migratoire de Mustapha, histoire nécessaire à la compréhension de la naissance du pôle d'ancrage de Villajoyosa pour les Aït Ayad. C'est en effet Mustapha qui par l'instrumentalisation de ses réseaux fait apparaître cette ville comme un futur pôle d'installation potentiel pour les Aït Ayad.

8. Les Oulad Bourhmoune sont originaires de la commune de Souk Sebt près de Beni Mellal.

Mustapha : une histoire migratoire à l'origine de Villajoyosa

L'itinéraire migratoire de Mustapha permet de voir comment le réseau migratoire est mobilisé pour créer et circuler dans de nouveaux espaces, qui peuvent apparaître par la suite comme de véritable pôle d'installation dans l'espace migratoire des Aït Ayad.

Mustapha a 24 ans lorsque je l'interroge pour la première fois (2001). Il est originaire du village de Tizgui à Beni Ayatt et le dernier d'une famille de huit enfants. Son père (Lahcen) est mort alors que Mustapha était encore enfant. Trois de ses oncles vivent à Angers ainsi que des cousins et cousines et son frère aîné, tous partis dans les années 1960 et 1970. C'est à partir du lycée au Maroc, qu'il est obnubilé par l'idée de partir. En décembre 2000, il réussit à rejoindre l'Espagne.

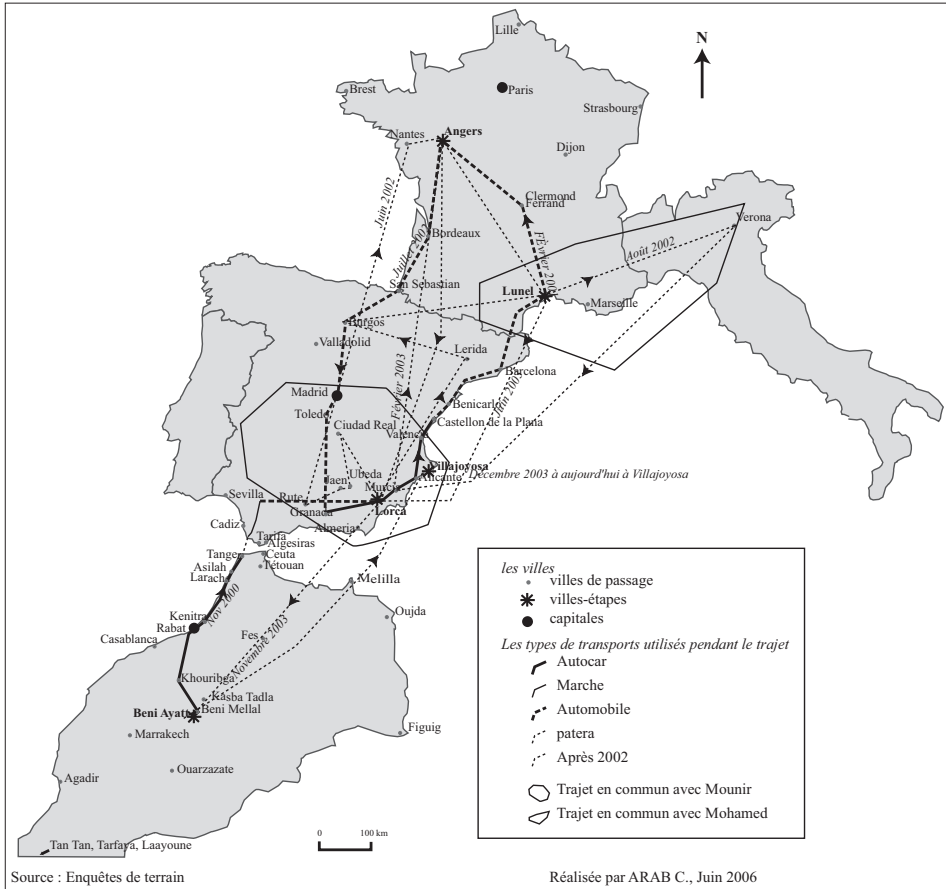
Le départ du Maroc

Mustapha part pour Tanger avec trois camarades de Beni Ayatt et se retrouve dans un zodiac avec 54 personnes pour traverser la Méditerranée et rejoindre les côtes espagnoles. Cette traversée lui coûte environ 2000 euros, somme qu'il se procure grâce à l'aide de sa famille en France essentiellement et d'un prêt bancaire qu'effectuera son frère au Maroc. Deux tentatives suffisent à Mustapha pour réussir sa traversée.

Il est parti avec une longue liste de numéros de téléphone de camarades du village qui vivent en Espagne depuis peu, mais aussi des numéros de Marocains qui travaillent dans les réseaux mafieux de clandestins et qui s'occupent de les transporter à bon port moyennant une certaine somme d'argent (cf. 3^e partie, voire les cartes du réseau migratoire de Mustapha). Après huit jours de marche extrêmement difficiles, parfois sans manger et sans boire, il réussit à appeler un transporteur, Faouzi, qui le conduira jusqu'à Lorca pour rejoindre un de ses amis de Beni Ayatt. Mustapha commence à se rendre compte des vraies difficultés de l'Europe, sans travail et sans papiers... Le temps de l'adaptation est difficile et l'Espagne lui déplaît. De plus, un accident mortel survenu à une douzaine d'Équatoriens⁹ en 2001, a eu pour effet de renforcer les contrôles de police et d'aggraver la situation des sans papiers à Lorca. Il décide de rejoindre sa famille à Angers et réussit à quitter Lorca une fois encore en réactivant ses réseaux familiaux à Angers.

9. Douze émigrants d'origine équatorienne sont morts à Lorca dans la camionnette qui les transportait à leur travail, heurtée par un train à un passage à niveau sans barrière. La camionnette circulait de nuit par des routes secondaires pour éviter les contrôles parce que les travailleurs étaient illégaux, et aussi parce qu'elle transportait quatorze personnes en ne comptant que huit places.

Carte 24 : Le trajet migratoire de Mustapha ou le jeu des réseaux



Le transit par Angers

Mustapha s'installe chez son oncle Mohamed dans un quartier périphérique d'Angers. Pendant plusieurs mois, il découvre cette ville. Il aime cette ville, et surtout il se reconnaît au sein de cette communauté de Beni Ayatt. Pendant plusieurs mois, il reste inactif, car comme il n'a pas de papiers, il ne peut pas travailler et ne peut pas régulariser sa situation. Cette position commence à lui peser et il voudrait repartir. Il sait qu'en France il ne peut pas avancer, ni travailler, ni régulariser sa situation, ce qui est l'objectif premier du migrant en Europe. Quelques semaines plus tard, Mustapha fait la connaissance d'une jeune fille avec laquelle il se marie. Ce mariage est très vite suspendu. Finalement Mustapha, informé d'une vague de régularisation en Espagne, décide de repartir à Lorca.

L'installation dans l'espace d'arrivée

On retrouve Mustapha un an après lors de l'un des terrains à Rute. Mustapha partage une grande maison avec une dizaine de Marocains d'Affouret et de Beni Ayatt au Maroc. Il travaille près de trois mois à la cueillette des olives. Mustapha, après son séjour en France, va rencontrer de vraies difficultés en Espagne. Il part avec un de ses compagnons de route, Mounir, et connaît une période d'errance dans le sud de l'Espagne, sans argent, sans logement... à la recherche de travail. Cela dure plusieurs mois. On les retrouve tous deux à Rute après avoir circulé plusieurs semaines dans la région. Depuis, il a régularisé sa situation et il possède une carte de séjour. Mustapha fera plusieurs allers-retours entre Angers et l'Espagne pour essayer de régler sa situation avec sa femme mais cela n'aboutit pas. Il choisit finalement d'avoir comme résidence principale l'Espagne et fera des séjours de plusieurs mois à Angers.

En novembre 2003, je le croise à nouveau à Beni Ayatt et on décide de partir ensemble en Espagne avec Mounir, eux pour revenir dans leur nouveau pays d'installation et moi pour réaliser quelques entretiens et quelques observations de terrain. Cela me permet de suivre ces deux migrants dans leur itinérance. On arrive ensemble à Lorca. Lorca n'a pas vraiment changé pour Mustapha et Mounir, il y a toujours trop de migrants et plus assez de travail pour tous. Mustapha, découragé de retrouver la même situation à Lorca, réfléchit à sa prochaine destination et décide de rejoindre son neveu Sabri à Villajoyosa. Je le suis dans cette quête d'installation. Il fera aussi une tentative vers l'Italie avec un de ces amis, Mohamed, frère de Salah qui vit à La Spezia en Italie. Il est actuellement installé à Villajoyosa, chez son neveu, Sabri, et il travaille dans l'agriculture et le bâtiment depuis cette date. L'arrivée de Mustapha dans cette petite ville a entraîné ensuite l'arrivée progressive de quatre autres Aït Ayad.

Villajoyosa, futur pôle d'installation dans l'espace migratoire des Aït Ayad

Villajoyosa : pôle de fixation pour les Oulad Bourhmoune

À Villajoyosa, beaucoup de personnes des villages de la commune d'Oulad Bourhmoune sont présentes. Les Oulad Bourhmoune, sont voisins des Aït Ayad au Maroc, et Sabri, le neveu de Mustapha fait partie de cette communauté. On voit donc apparaître un nouveau pôle qui se met en place grâce au réseau migratoire (essentiellement les liens familiaux entre Mustapha et Sabri, mais aussi les liens villageois, les Aït Ayad et les Oulad Bourhmoune se connaissant depuis des siècles car commerçant ensemble dans la région). De plus, une majorité des Marocains de Villajoyosa sont de Beni Mellal, de Fkih Ben Salah, Souk Sebt... À Villajoyosa, il y a 411 Marocains en 2003 (alors qu'il y en avait seulement 63 en 1991) pour une population totale de 26 792 personnes (INE).

Lors de mon enquête de terrain dans cette petite ville, on a observé que les traditions marocaines essentiellement entretenues dans les espaces ruraux et encore peu modernisés, comme ceux d'où proviennent nos populations d'étude, étaient respectées à la lettre. J'ai dû moi-même appliquer ces règles implicites d'organisation culturelle. Ainsi les femmes étaient séparées des hommes, s'occupaient de la cuisine et du service... Il était hors de question, par exemple, que je sois logée avec Mustapha que j'accompagnais dans ce parcours migratoire. Il était tout aussi impossible que j'aie dans une maison où il n'y avait que des hommes, et encore moins à l'hôtel. Pour cette famille, il était naturel que je sois accueillie, pendant la durée de mon séjour (une semaine), chez le frère aîné marié, qui avait des enfants et qui, de surcroît, vivait avec sa sœur à la maison. Chez eux, je ne « risquais » rien, et je n'enfreignais pas les règles de l'hospitalité marocaine ni les règles régies par les traditions marocaines.

Pour la communauté des Oulad Bourhmoune, l'installation en Espagne se distingue de celle des Aït Ayad, les dates d'arrivée diffèrent, ainsi que les âges et le travail des migrants. Il s'agit d'une migration d'installation familiale, avec des enfants qui naissent sur le territoire espagnol, ce qui est encore peu vérifié pour la filière des Aït Ayad décrite à Lorca. Il semblerait qu'ils aient trouvé leur pôle d'installation. Certains ont circulé dans les territoires Schengen, c'est le cas de Taha.

Les Oulad Bourhmoune ont un rôle décisif dans l'installation des Aït Ayad à Villajoyosa. En outre, cela permet de les comparer avec leurs voisins Aït Ayad.

On a rencontré les membres d'une même famille, les cousins de Sabri. Ils sont aujourd'hui cinq frères et une sœur vivant à Villajoyosa (Ali, Taha, Omar, Brahim, Salim et Malika). À partir de cet exemple familial, on comprend mieux comment sont arrivés les Oulad Bourhmoune, et comment ils vivent à Villajoyosa.

Ali, l'un des premiers Oulad Bourhmoune à s'installer à Villajoyosa

Ali, chez qui j'étais hébergée lors de mon séjour, a 38 ans. Il est l'aîné de la famille. Il arrive en Espagne en janvier 1991, quelques mois après son frère Omar. Il rejoint son frère à Malaga, où ils travaillent ensemble dans le commerce à la sauvette. Ils vendent des montres, des réveils, des bijoux dans les bars, dans la rue, devant les centres commerciaux. Mais très vite, Ali ne veut plus travailler de cette façon. Ali décide de rejoindre un ami du village à Alicante qui possédait un commerce. Mais celui-ci rentre définitivement au Maroc pour tenter de monter une petite affaire. Il repart donc à Alicante où il reste trois mois, puis à Valence. Il continue un petit moment la vente à la sauvette. Cette fois, il vend des vêtements, essentiellement des blousons qu'il achète à Crévillente et revend ensuite à Valence, Malaga et Alicante. En 1993, il part à Villajoyosa où quelques membres des Oulad Bourhmoune commencent déjà à s'installer. Il trouve du

travail dans une entreprise de fruits « Frutas Navalon » où il s'occupe du transport et de la distribution des fruits chez les restaurateurs et dans les centres commerciaux de la ville. Il travaille depuis 1993 en CDI (contrat à durée indéterminée) avec cette entreprise. Il obtient ses papiers en 1993 grâce à ce travail. En 1998, il rentre au Maroc et se marie avec une jeune fille de seize ans. C'est un mariage traditionnel, arrangé par la famille qui lui a choisi une femme dans la région. Il fait venir sa femme quelques années après. Ils ont en 2003 un garçon et une fille. Mais il n'a pas envie que ses enfants grandissent en Espagne, sans les valeurs marocaines. Il pense donc à les faire rentrer et peut-être, plus tard, faire venir seulement le garçon. Il a aussi acheté l'appartement dans lequel il vit dans le centre-ville de Villajoyosa, un appartement très différent de ceux des Aït Ayad de Lorca, décrits dans le point précédent. L'appartement est grand, trois chambres, une pour les enfants, une pour la sœur, et une qui est occupée par Ali et sa femme. Il possède un grand et beau salon marocain avec une grande télévision, continuellement allumée sur les chaînes marocaines.

L'arrivée des autres Oulad Bourhmoune

En 1994, Taha arrive à son tour. Mais, cette fois, les visas sont déjà mis en place entre l'Espagne et le Maroc. Taha partira donc en *patera*.

Brahim arrive en 1995 grâce à l'envoi d'un contrat de travail par son grand frère Ali, toujours avec l'entreprise « Frutas Navalon ». Depuis 1995, il travaille avec eux et distribue les fruits dans la région entre Alicante et Benidorm. Il vient de se marier avec une jeune fille marocaine dont il est en train de préparer la venue par le regroupement familial.

Le dernier des garçons à venir, est le jeune frère Salim qui migre en « brûlant » le détroit de Gibraltar. Il est régularisé en 2001 et travaille actuellement en alternance dans le bâtiment et dans l'agriculture. Il est celui qui semble le plus proche des formes de migrants des Aït Ayad.

Le cas de Malika

Enfin, Malika, la jeune sœur, arrive à son tour en 2001 grâce à un contrat de travail. Mais elle ne travaille pas, car ses frères le refusent. Elle se justifie aussi en disant, qu'elle n'a pas besoin de travailler car ses frères lui achètent tout ce dont elle a besoin. Malika a 22 ans. Elle m'explique qu'avant de venir en Espagne, elle s'occupait de la maison familiale au Maroc, accomplissant les tâches ménagères. Elle sortait peu. Un jour, son grand frère lui a proposé de venir en Espagne. Malika s'occupait des tâches ménagères et de la cuisine chez ses frères. En réalité, Malika souffre de cette situation, car elle a envie de travailler mais ses frères le refusent catégoriquement. Elle reçoit toujours de nombreux

cadeaux, des bijoux et des vêtements, de la part de ses frères mais elle a besoin de sortir. L'univers marocain a été reconstitué pour elle en Espagne, avec peu de marge de liberté, sous le poids des traditions et de la pression familiale. Elle n'a pas d'ami puisqu'elle ne sort pas. Elle connaît quelques Marocaines de la famille ou de la communauté des Oulad Bourhmoune. Elle a une cousine de 19 ans qui travaille dans un hôtel à Villajoyosa et qui, à chaque fois qu'elles se rencontrent, lui propose de venir travailler avec elle. Villajoyosa est une ville côtière très touristique.

Pour les sorties, Malika a l'autorisation d'aller se promener au bord de la mer, mais toujours accompagnée de la famille, des enfants de son frère. Elle sort rarement seule sauf pour une course rapide au supermarché, à la téléboutique. Elle s'occupe des courses de la maison de son frère, car sa belle-sœur ne sort jamais seule.

En ce qui concerne la question du mariage, elle a remarqué que, depuis qu'elle est en Espagne, les demandes en mariage se sont multipliées. Mais elle n'est pas dupe, et elle sait que le plus souvent, c'est pour les Marocains une manière d'obtenir des papiers pour aller en Espagne. Donc elle ne se précipite pas pour l'instant. Elle raconte comment elle se sent partagée entre l'Espagne et le Maroc à travers la façon de s'habiller : « Quand je suis en Espagne, je m'habille en jupe large alors qu'au Maroc je me mets en pantalon. Finalement j'ai plus de liberté au Maroc qu'en Espagne. Ici c'est dur, car tous les Marocains savent que je suis la sœur d'Ali, de Taha... donc il faut vraiment que je sois "bant nass" (c'est-à-dire une fille de bonne famille). Je ne mets jamais de djellaba au Maroc. Que des pantalons. Je fais attention plus au niveau de ma tenue vestimentaire ici en Espagne qu'au Maroc, j'ose mettre des choses au Maroc que je ne mets pas en Espagne. Je me sens plus courageuse au Maroc alors qu'en Espagne j'ai un peu honte de sortir en pantalon. C'est parce qu'il a y aussi mes frères. » Cela peut sembler contradictoire comme discours, mais A. Sayad disait que les migrants rêvent de cumuler, sans s'apercevoir de la contradiction, les avantages incompatibles de deux choix opposés. Malika se comporte comme une vraie Marocaine en terre espagnole, alors qu'au Maroc, le fait d'avoir migré l'autorise à réaliser des pas vers la liberté qu'elle ne faisait pas avant sa migration et à s'habiller différemment.

Cet espace d'installation à Villajoyosa est un véritable pôle de fixation pour les Oulad Bourhmoune. D'autres membres de la famille d'Ali, Taha et Malika arrivent par la suite, comme Sabri qui arrive en 2000 en pratiquant le *hrgue en patera*. Aujourd'hui, il a régularisé sa situation et travaille en tant que ferrailleur. À Villajoyosa, la famille d'Ali s'est agrandie progressivement avec la venue des cousins comme Sabri qui arrivent dans les années 2000 et 2001. Sabri est aussi le neveu de Mustapha et c'est par sa venue que les Aït Ayad progressivement découvrent à leur tour cette petite ville qui apparaît de plus en plus, même si

leur nombre reste petit, comme un lieu d'installation. Un lieu de fixation, où l'on peut se marier, fonder une famille, faire venir sa famille si elle est encore au Maroc, obtenir du travail autre que dans l'agriculture, acheter des appartements, ce qui est l'aboutissement de la résidence et de la fixité du migrant. Les Oulad Bourhmoune donnent l'exemple aux Aït Ayad, et ceux qui arrivent à Villajoyosa ne veulent plus retourner à Lorca. Mustapha, que j'ai toujours connu mobile depuis notre rencontre, est installé à Villajoyosa depuis novembre 2003. A-t-il enfin trouvé son « ici » ? En tout cas, Villajoyosa n'est pas seulement une ville-étape, elle semble plus émerger dans l'espace migratoire des Oulad Bourhmoune comme une ville d'installation et aussi de plus en plus pour les Aït Ayad. Pour en être véritablement sûr, il faudra encore suivre cette ville dans quelques années et observer comment elle va évoluer pour les Aït Ayad.

Les Oulad Bourhmoune, avant de se fixer dans cette ville, avaient tous plus ou moins circulé en Espagne ou en Europe. Le fait de régulariser sa situation coïncide avec le fait que l'on s'installe dans une ville et qu'on cesse d'être mobile.

LES MODALITÉS DE LA CIRCULATION MIGRATOIRE EN ESPAGNE

Dans le dispositif migratoire des Aït Ayad, on voit apparaître des villes qui, par la suite, peuvent devenir des villes d'ancrage et d'installation à long terme. Cependant, comment les Aït Ayad circulent-ils entre les différentes villes sans s'y installer durablement ? On détaillera trois exemples, d'abord les villes-étapes de Rute et de Huelva, qui lors de quelques mois dans l'année se transforment complètement. On verra, avec l'exemple de Mounir et Mustapha, comment, au fil des *temporadas* (travail saisonnier), ils suivent ses lieux de travail et circulent¹⁰ en Espagne. Enfin, on analysera que l'instabilité de ces migrants est extrêmement liée à la régularisation de leur situation, c'est-à-dire à l'obtention de papiers.

La ville-étape de Rute : la cueillette des olives

Rute se situe au sud-ouest de l'Andalousie, dans la province de Cordoue. C'est une région agricole et touristique. Rute a une superficie de 134 km² et 10 143 habitants en 2005 (source : INE, Instituto Nacional de Estadística, [www.ine.es]). Le nombre d'étrangers, et de Marocains en particulier, a très fortement augmenté. À Rute, en 2003, 83 Marocains sont installés. Mais ce chiffre peut être multiplié par dix lors du travail agricole saisonnier, auquel il faut ajouter tous les sans-papiers qui ne sont pas comptabilisés.

10. Le terme de circulation sera défini dans la troisième partie. Ce terme est tout de même utilisé dans cette partie pour expliquer et définir les différentes étapes des Aït Ayad avant de revenir à Lorca. Ils circulent mais ils reviennent toujours à ce lieu d'arrivée. C'est une forme de circulation migratoire à l'échelle régionale, voire nationale.

Tant qu'ils n'ont pas obtenu leurs papiers, la plupart des Marocains circulent à la recherche d'un travail meilleur. C'est dans ce cadre que les Aït Ayad se retrouvent à plus d'une trentaine à Rute. Certains le savaient car ils travaillent tous les ans dans cette ville et sont donc connus des patrons agricoles espagnols. D'autres circulent dans la région avant d'arriver par hasard et trouvent du travail dans cette localité. D'autres encore l'apprennent par un membre de Beni Ayatt qui y travaille et qui fait circuler l'information au sein du réseau, parfois moyennant finances.

Mohamed, venait juste d'arriver du Maroc une semaine auparavant en se glissant sous un camion, et a pu rejoindre l'équipe des Aït Ayad à Rute et moins d'une semaine après il travaillait déjà. On a pu réaliser plusieurs entretiens dans cette petite ville étape, et surtout on a observé leur vie de travail au quotidien pendant une semaine. On les a accompagnés pendant leur travail et lors d'une fête organisée par l'association espagnole Acoge qui accueillait les Aït Ayad, les autres Marocains de la ville et aussi des Équatoriens (Photographie 8). Cette association aide les migrants à s'« intégrer » dans cette nouvelle société d'arrivée, en les appuyant au niveau juridique et social dans leurs démarches administratives et de régularisation, et organise des sessions de formation de la langue espagnole. Une antenne a été créée le 18 décembre 2000, devant l'augmentation du nombre de migrants estimés à l'époque à une centaine d'étrangers venant travailler à Rute (Journal mensuel d'Acoge, mars 2001, p. 7). Cette association existe au niveau national et est représentée dans beaucoup de villes espagnoles.

Photographie 8 : Les Aït Ayad à une fête à Rute



Source : Photographie réalisée par un migrant de Beni Ayatt, mars 2002.

***La circulation : une réponse à la recherche de travail.
Le cas des « temporadas »***

La demande de main-d'œuvre augmente énormément de façon ponctuelle car la plupart des récoltes ne peuvent pas être mécanisées et doivent se faire dans des délais très brefs. La grande majorité des immigrés qui travaillent dans l'agriculture demeurent en situation instable, sans patron fixe, sans contrat et souvent sans logement. Pour Rute par exemple, le patron donne une maison avec le minimum nécessaire. Il n'y avait pas d'eau chaude dans la maison. Parfois, les conditions sont pires pour ces migrants, le seul logement qu'on leur offre étant une sorte de campement formé de bâches en plastique près de leur lieu de travail. Les conditions sont donc très difficiles et le migrant peut refuser un travail à cause de ces logements.

De plus, il existe une forte mobilité sociale et spatiale dans le secteur : dès que les ouvriers agricoles en ont la possibilité, ils abandonnent leur travail, souvent sans préavis, ce qui provoque le mécontentement des patrons. Ils vont travailler dans la construction, les services, la vente ambulante où l'agriculture dans d'autres régions où les salaires sont plus élevés. Pendant les périodes d'essor économique, cette mobilité s'accroît ; la demande de main-d'œuvre est plus forte dans les autres secteurs. Ce sont les Espagnols ainsi que les immigrés de longue date qui vont la fournir, laissant un vide dans l'agriculture que les nouveaux venus viennent remplir.

La période d'errance de Mounir et Mustapha

Mustapha et Mounir vont connaître une période d'errance¹¹ en Espagne qu'ils vont partager (Carte 24). Mustapha, nous le savons, a traversé la Méditerranée en mars 2001 en *patera*. Quant à Mounir, il passe par la Tunisie vers l'Italie et rejoint l'Espagne en juillet 2001. Leurs chemins se croisent à Lorca, par hasard, en septembre 2001. C'est la première fois qu'ils se rencontrent en migration mais ils se connaissaient très bien avant leur départ. Ils ne se sont quittés que très récemment. Lors de leur rencontre, ils se rendent très rapidement compte qu'il n'y a pas de travail à Lorca. Mustapha et Mounir sont à Lorca, logés dans l'appartement des 17 pendant trois jours, lorsque l'un des membres de l'appartement est informé qu'il y a du travail à Ciudad Real. Mustapha et Mounir décident de partir avec lui. Ils sont cinq à aller rejoindre une équipe de Beni Ayatt, déjà nombreuse, à Ciudad Real. Ils travaillent à la cueillette du raisin pendant quatorze jours, huit heures par jour. En quinze jours ils ont acquis environ 600 euros chacun. Le matin même ils sont rentrés à Lorca dans l'appar-

11. On entend par errance, le fait que le migrant erre, vagabonde, s'égare, se perd, parfois sans but précis. On définira avec plus de précision le terme d'errance dans la troisième partie de ce travail.

tement des 17. Après un mois et demi à Lorca sans trouver de travail, ils sont allés avec deux autres compagnons à Jaén pour chercher du travail dans les *temporadas*. Ils ont circulé dans plusieurs villages autour de Jaén mais, la loi s'étant durcie pour les agriculteurs¹², tous recrutent des migrants possédant des papiers. De plus, la concurrence devenait de plus en plus importante entre les migrants. Tous les matins à cinq heures, Mounir et Mustapha allaient dans les cafés où les patrons agricoles venaient prendre leur café et recruter leur main-d'œuvre. Ils dormaient très souvent dehors sur des cartons et parfois, dans certains villages, ils avaient accès aux logements de la Croix Rouge. Le plus grand problème était celui de l'hébergement et de l'hygiène. Particulièrement en cette période de l'année, le mois de décembre, il pleuvait souvent et il faisait froid. Parfois, ils leur arrivaient de s'introduire dans certaines maisons en construction – et donc inhabitées – ou dans des maisons abandonnées. Ils ont passé plusieurs jours dans la province de Jaén. Puis ils se sont rendus à Ubeda, près de Jaén, où ils ont rencontré par hasard un ami marocain qui leur a offert un abri pour dormir sous les tentes en plastiques. Ils ont construit une sorte de baraquement avec des plastiques et l'ont solidifié par quelques briques. Ils étaient une quarantaine de Marocains, six à sept personnes par tente. Ils ont vécu quinze jours dans ces conditions. Ils se nourrissaient de maigres repas qui se composaient souvent de boîtes de conserve de sardines. Il y avait tous les deux jours des policiers qui venaient contrôler ce qui se passait, car de nombreuses bagarres survenaient. Et tous les matins ils parcouraient la province à pied, à la recherche d'un travail et le soir ils revenaient passer la nuit dans ces campements de fortune. Un jour, ils ont reçu un appel d'un ami de Beni Ayatt qui leur a proposé de venir travailler à Rute pour la cueillette des olives. Cette information a mis fin à cette période d'errance pour Mounir et Mustapha qui sont aussitôt allés à Rute pour travailler trois mois. Que ce soit pour Mustapha ou pour Mounir, cette étape a été décrite comme l'une des plus difficile de leur parcours migratoire, car ils ne mangeaient pas à leur faim, ils ne dormaient pas dans de bonnes conditions, ils ne se lavaient pas, ils ne trouvaient pas de travail... Cela a duré plus d'un mois.

Après cette étape à Rute, Mustapha et Mounir sont retournés à Lorca, et ont pensé poursuivre vers Huelva pour la récolte des fraises.

C'est en effet une ville-étape où beaucoup de migrants interrogés ont travaillé. Les migrants y récoltent les fraises, car Huelva est mondialement connue pour ce fruit. C'est également une ville qui a beaucoup changé depuis les années 1990.

La ville-étape de Huelva : la récolte des fraises

La région de Huelva, spécialisée dans la récolte des fraises et des framboises a connu un mouvement d'immigration important ces dernières années. Alors

12. Certains ont eu des peines de prison pour avoir embauché des migrants sans papiers.

qu'elle n'était autrefois qu'une ville balnéaire et touristique, elle s'est transformée en ville ouvrière et agricole. Sur 18 667 étrangers, 456 sont Polonais, 1 303 Colombiens et 1 395 Équatoriens, 2 317 Roumains, et 4 533 Marocains, (2005, source INE). Ces chiffres montrent encore l'importance des Marocains. Mais, depuis quelques années, les ramasseurs de fraises ont changé de nationalité, ce qui ne peut être perçu dans les statistiques car ils sont là seulement pour la période de la récolte et rentrent ensuite chez eux.

L'information a très vite circulé au sein du groupe des Aït Ayad. Ainsi Mustapha qui voulait y aller après l'étape de Rute explique : « Je pense aller à Huelva car ça sera la saison des fraises. Mais ils ne veulent pas d'Arabes et on a entendu dire qu'ils avaient fait venir 6 000 Polonais avec des contrats de travail de trois mois... L'année d'avant, il n'y avait que des sans-papiers qui ont travaillé à Huelva. Je me dis de plus en plus que je ne vais peut-être pas aller à Huelva. »

Et Mustapha a raison. Un article du *Monde* titrait : *La fraise de Huelva : la mondialisation à l'œuvre* (13-06-2006). Cet article rapporte qu'à Huelva, sont logées des dizaines de milliers de ramasseuses étrangères, ces saisonnières qui font la richesse de la région. Cette agriculture est essentiellement exportatrice, avec ses milliers de tonnes de fruits produits chaque année (286 000 en 2004, 87 % à l'export). La cueillette de la fraise reste totalement manuelle. La main-d'œuvre est donc un élément majeur du coût de production de ce fruit fragile, et une préoccupation permanente des producteurs. Actuellement, elle vient du Maroc, de pays subsahariens, un peu d'Amérique latine et, pour plus de la moitié, d'Europe centrale et de l'Est, majoritairement de Pologne et de Roumanie. Depuis le milieu des années 1990, la plupart viennent dans le cadre d'un « contrat d'origine » signé par les gouvernements de Varsovie et de Bucarest avec l'Espagne. Il s'agit d'une forme d'« immigration choisie », mais temporaire, mise en place par les organismes patronaux espagnols de la fraise. Leurs représentants se rendent sur place pour choisir leurs bras, après une sélection sur dossier effectuée par les gouvernements. Le succès est au rendez-vous.

La main-d'œuvre masculine, marocaine et sans-papiers est devenue féminine, originaire d'Europe de l'Est et possédant des contrats de travail.

Huelva était une ville-étape importante mais apparemment, la situation a changé. Il apparaît une recomposition de l'espace migratoire qui tient compte de la durabilité, de la stabilité dans le temps des villes-étapes ici analysées. Les critères qui jouent sur ces villes-étapes sont essentiellement : le fait d'avoir un contrat ou non, les contrôles qui s'intensifient, la demande spécifique de main-d'œuvre (roumaine, polonaise...)... C'est ainsi que, grâce au suivi d'une filière migratoire, il est possible de lire les évolutions des espaces migratoires et de comprendre aussi le fonctionnement et les évolutions de certaines villes.

Pour les différents cas de migrants analysés dans ce point (Mounir à Lorca, Mustapha à Villajoyosa), il apparaît que lorsqu'ils ont régularisé leur situation, ils

sont moins mobiles et ils tentent de se fixer. Les migrants se cherchent à travers cette quête d'un lieu de travail ou d'un lieu de vie. Cette quête étant elle-même liée à leur statut de *harraga*. Une fois leur situation régularisée, il y a pour une majorité d'entre eux, fixation sur le territoire. Pour la plupart des migrants interrogés, il y a d'abord un départ en pratiquant le *hrague*, puis une période d'errance plus ou moins longue pour certains, un temps de la circulation, et enfin il y a régularisation et donc fixation. Ces étapes se répètent pour chacun des migrants selon une chronologie différenciée.

L'ultime étape est la régularisation. Comment les régularisations se passent-elles et comment les Aït Ayad parviennent-ils à obtenir leurs papiers ?

Une stratégie de circulation et d'installation liée à la régularisation des migrants

La plupart des migrants interrogés ont été régularisés par la loi de 2000 et 2001 – régularisations par *arraigo*, ou par celle de 2005.

Le gouvernement Aznar (centre-droit, Parti populaire), connu pour sa fermeté dans la gestion de l'immigration, a dû traiter au début de son deuxième mandat, quelque 615 337 demandes de régularisation déposées par les étrangers entre mars 2000 et juillet 2001¹³ ; soit presque le double de l'ensemble des demandes traitées par l'administration espagnole au cours des trois opérations de régularisation de cette dernière décennie. La plupart des permis vont permettre une résidence temporaire aux immigrants des pays tiers et s'ils peuvent présenter une offre d'emploi, on leur accordera également une autorisation de travail. Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas d'un permis unifié de travail et de résidence, mais d'un permis de résidence temporaire et, séparément, d'une autorisation de travail.

En février 2005, un autre processus de régularisation se met en place. La majorité des immigrés clandestins qui vivaient en Espagne avant juin 2004 sont concernés par ce plan d'intégration. Le chiffre officiel diffusé est de 690 679 demandes de régularisation. À peine 3,15 % des demandes ont été rejetées.

Ces régularisations ont souvent été décisives dans les choix de mobilité des migrants. Pour Mustapha, le fait qu'il y ait cette loi en 2001 a réellement joué

13. La légalisation de la résidence pour motifs de « *arraigo* » (enracinement, installation) se base sur trois conditions. Premièrement, l'immigré doit prouver qu'il résidait en Espagne avant le 23 janvier 2001. Deuxièmement, il doit prouver sa participation réelle ou potentielle dans le marché du travail, une résidence antérieure régulière en Espagne ou bien l'existence de liens familiaux avec des étrangers résidents ou avec des Espagnols. Troisièmement, il ne doit pas être en attente d'expulsion. Ainsi, il s'agit de régulariser les immigrants étrangers qui vivent et travaillent en Espagne, avec une attention particulière à ceux qui ont eu accès légalement au pays mais qui sont retombés dans l'irrégularité (ce que l'on appelle les irréguliers survenus) et les membres de leur famille. Le délai de présentation des demandes fut bref, du 8 juin au 31 juillet 2001, juste avant l'entrée en vigueur du nouveau règlement d'exécution de la loi 8/2000 (dans Fondation Hassan II, 2003, p. 127).

un rôle déterminant pour son départ vers l'Espagne alors qu'en juin 2001 il était à Angers chez l'un de ses oncles. Il achète par la suite de fausses preuves (dont un précontrat de travail) et ajoute une vraie preuve (il détient une carte bancaire et un compte en banque ouvert depuis le 18 janvier) à son dossier qu'il dépose à Murcie. Les médecins peuvent aussi fournir ces preuves (analyse de sang datée, signée et tamponnée, rendez-vous médical...), certains n'hésitent pas à les vendre aussi. Tout un trafic autour de ces preuves de résidence avant la date du 23 janvier s'organise, où le réseau joue un rôle primordial.

On remarque parfois que c'est grâce à l'aide d'un avocat que les situations se résolvent. L'appui des associations, des syndicats, a été aussi primordial lors de ces différentes vagues de régularisation. Plusieurs manifestations ont été organisées sur tout le territoire espagnol pour la régularisation de centaines de milliers de sans papiers.

On peut voir que la loi comporte certaines contradictions et difficultés d'applicabilité dénoncées parfois par les associations et les migrants.

Pour contourner ces difficultés, certains migrants utilisent des stratégies particulières :

- Ils multiplient les demandes pour mettre les chances de leur côté.
- Ils présentent des demandes de régularisation pour des membres de la famille restés au Maroc.
- Ils viennent de France ou d'Italie pour faire une demande en Espagne afin d'obtenir une double sécurité.

Une autre difficulté et contradiction de cette loi était le cercle vicieux qui existait entre permis de travail et permis de résidence. Javier de Lucas explique (2002, p. 150) : « Seul celui qui a le second peut accéder au premier (article 31), sans même dissimuler une préférence nationale : l'obtention de ces permis reste conditionnée à la situation nationale de l'employé (article 38) et à un choix évident des contingents (article 39). »

Alors que certains migrants obtenaient le droit de résidence, ils n'avaient pas le droit de travailler. Et lorsqu'ils obtenaient le droit de travailler, il était clairement indiqué sur leur carte (voir copie de la carte de séjour pages suivante) le secteur d'activité auquel ils étaient limités et réduits et la région dans laquelle devait se faire cette activité. Ce qui veut dire qu'en réalité, ils pouvaient circuler mais qu'ils étaient cantonnés à un espace restreint et à une activité unique pour le travail comme on peut le voir sur la copie de la carte de résidence d'un des migrants rencontrés en Espagne.

Un autre élément important à signaler qui sera aussi conclusif à ce troisième point est le fait que tant que le migrant n'a pas ses papiers, il circule, il erre à travers les différents espaces afin de se fixer à un endroit qui lui semblera le plus stable possible. Mais cela n'est possible qu'une fois régularisé. A. Tarrus nous décrit aussi ces « errances andalouses qui indiquent bien qu'avant leur remontée (de Murcia vers le nord), ils avaient le sentiment d'évoluer dans un

Photographie 9 : Copie d'une carte de séjour

NIE: [REDACTED]

Nombre: [REDACTED]

1.º Apellido [REDACTED]

2.º Apellido [REDACTED]

Fecha de nacimiento [REDACTED]

Lugar **AIT SAID**

Nación **MARRUECOS**

Nacionalidad actual **MARRUECOS**

Residente en **NIJAR (ALMERIA)**

ALMERIA

Registro residencia nº **20019 36402**

ALMERIA a de **05/11/2001** de

El Jefe de la Of. de Extranjeros Ac.
Firma de la autoridad gubernativa

ARRAIGO MENORES DE 18 AÑOS O INCAPACITADOS A SU CARGO

NIE	Nombre	Apellido	Edad
		Montero Bobillo	
AUTORIZADO PARA TRABAJAR POR CUENTA AJENA			
AMBITO GEOGRAFICO: ALMERIA			
ACTIVIDAD: Agricultura			

Firma del titular, [SIGNATURE]

VALIDO HASTA EL **04/11/2002**

Nº: [REDACTED]

espace sans repère, ni marocain, ni européen » (2002, p. 137). On a pu aussi le constater lorsque les Aït Ayad, dans leurs discours, évoquent le sud de l'Espagne, ce n'est pas encore l'Europe, et ces espaces ont été décrits souvent en comparaison à des lieux marocains généralement peu attractifs (Aït Ouayou, Berkane...). On peut supposer que leur fixité à un lieu est aboutie lorsque le migrant décide de se marier et de fonder une famille. On voit alors apparaître dans la ville des marqueurs spatiaux dus à la présence de ces migrants marocains, comme l'apparition de commerces ethniques, l'achat d'appartement, comme c'est le cas des Oulad Bourhmoune à Villajoyosa.

On a essentiellement évoqué depuis le début de ce chapitre, la migration des hommes Aït Ayad. La migration féminine doit être placée aussi dans ce contexte, car, comme on va le voir, les femmes ne migrent pas seulement pour suivre leur mari. Pour les Aït Ayad, c'est encore un phénomène récent. On a pu interroger une seule femme qui était venue dans le cadre du regroupement familial pour rejoindre un mari (à Villajoyosa). Les autres femmes rencontrées ont été peu nombreuses, mais il y a lieu d'en faire un point spécifique car il apparaît une certaine différence avec les hommes, bien qu'au niveau de leur migration, ce sont les mêmes stratégies de contournement des frontières qu'elles utilisent pour partir.

LES AÏT AYAD « BRÛLEUSES » DE FRONTIÈRES

Au moment où des hommes s'inscrivaient dans les politiques officielles de main-d'œuvre et avaient obtenu des contrats de travail pour la France, puis pour l'Italie et l'Espagne, et au moment où les réseaux de clandestinité autour des *harragas* se sont développés pour les hommes essentiellement vers l'Espagne, les femmes, apparemment minoritaires, ont emprunté des réseaux d'émigration informelle et se sont trouvées reléguées dans les secteurs domestiques, agricoles et sexuels, souvent précaires et féminisés. C'est aussi au moment où les femmes espagnoles parviennent à atténuer les inégalités d'accès au marché du travail que des étrangères se trouvent assignées à des activités ou métiers féminins, précaires, longtemps ceux des femmes espagnoles pauvres.

Aussi, les femmes marocaines ont souvent été considérées comme des participantes passives, qui subissent plus qu'elles n'agissent dans leur histoire migratoire. Actuellement, cette situation a changé, elles ne sont plus discrètes, cachées, voire oubliées. Elles sont actrices de leur migration. Elles prennent elles-mêmes l'initiative de partir. Elles ont les mêmes stratégies migratoires que les hommes. Elles partent avec des contrats de travail achetés, des visas achetés ou trafiqués, en pratiquant le *hrague*, c'est-à-dire en « brûlant » les frontières en *patera*. Et cela est nouveau en soi.

L'apparition d'une nouvelle figure de la femme migrante

Concernant les flux migratoires plus récents et les situations d'irrégularité sur le territoire européen, les terminologies employées pour décrire les migrants sont sexuées : on parle de « clandestins », jamais de « clandestines », comme si ceux/celles qui traversent les frontières sans titre de séjour n'étaient que des hommes. Il faudra attendre des travaux portant sur les mouvements sociaux au sein et autour de ces groupes pour que les termes employés soient féminisés. Ces mots rendent invisibles la venue des femmes. L'utilisation du terme « sans-papiers » auquel se réfère Catherine Quiminal (2000) constitue une façon de rendre compte de leur trajectoire. Les hommes traversent les frontières, pas les femmes apparemment, et pourtant on les retrouve ensuite, sous la plume de journalistes, d'observateurs ou de chercheurs, et lors de nos terrains. Elles sont, pour accuser le trait, employées domestiques ou employées agricoles et parfois, prostituées ou victimes de trafics de femmes. C'est une vision de victime qui domine : rien n'est dit du caractère parfois volontaire de la venue de ces femmes. Et lorsqu'on évalue leur parcours, c'est généralement pour dire qu'elles ont été trompées sur les véritables motivations et finalités de leur migration, leur passage des frontières, leur voyage : l'éventuelle maîtrise par ces femmes de leur projet migratoire est occultée (N. Boukhobza, 2005).

La majorité des femmes qui migrent sont plus ou moins déterminées à partir. Les femmes qui partent seules prennent elles-mêmes l'initiative de cette migration. On peut noter une certaine combativité de ces femmes. Elles arrivent à faire un travail considérable car en franchissant les frontières, elles s'affranchissent et deviennent pour la plupart indépendantes, ce qui n'était pas toujours vrai et évident avant le départ.

Aujourd'hui, les femmes qui partent ont plusieurs raisons de partir. Depuis 1974 et la mise en place de l'espace Schengen, Nassima Moujoud¹⁴ explique que ces femmes partent pour travailler, pour suivre leurs maris, pour étudier et pour lutter... Elle insiste en disant que c'est essentiellement pour lutter. L'idée de la femme combative revient encore une fois. Les motivations des jeunes migrantes ont fortement changé. Il ne s'agit plus de rejoindre un mari ou un parent immigré. Elles ont les mêmes stratégies que les hommes. Elles partent soit par mariage blanc, soit pour des études. Elles sont parfois dans des réseaux de prostitution en arrivant. Plusieurs migrantes ne sont devenues prostituées qu'après la migration. Elles ne sont mères-célibataires que par la migration. La migration est, pour ces femmes, souvent synonyme de violence et de marginalité.

Celles qui partent seules aujourd'hui sont souvent des femmes en difficulté dans le pays d'origine, avant le départ. C'est ce qui les distingue des hommes. Les hommes partent pour d'autres raisons. Pour ces femmes, la migration est la dernière solution à leurs problèmes.

La situation des femmes rencontrées est-elle exceptionnelle ou au contraire le reflet du statut général des femmes en milieu rural au Maroc ? On peut penser qu'il existe une catégorie de femmes prédisposée à migrer. Cette hypothèse sera à vérifier avec les exemples qu'on traitera dans les points suivants : Maria, Samira et Fatima. Bien entendu on ne parle pas des femmes qui rejoignent un mari, ou qui partent pour faire des études. On parle bien de celles qui migrent seules de façon clandestine ou irrégulière. Ce sont des femmes qui, en général, ont une vie difficile à supporter, pas forcément un problème financier. D'ailleurs, pour payer leur migration, elles ont intérêt à avoir un certain capital. Ce sont plutôt des femmes qui ont, plus ou moins, une mauvaise réputation, que ce soit la réalité, ou que cette réputation leur soit attribuée par rumeurs malveillantes dans un village. Elles sont mariées, puis divorcées ou veuves, femmes seules avec enfants, femmes diplômées sans travail, et ces situations les poussent, pour la plupart d'entre elles, à réfléchir à une autre vie dans un autre pays qui est souvent en Europe.

D'après l'Observatoire national des migrations (2003), le profil dominant de la migrante est encore traditionnel : il s'agit d'une femme d'origine rurale, mariée, analphabète et ne disposant d'aucune qualification professionnelle. Mais

14. N. Moujoud a réalisé une thèse sur les femmes qui partent seules vers la France. Elle a présenté son travail lors de la journée d'étude à Rabat, 6 mars 2003 au Centre Jacques Berque, « Femmes seules et migration ».

ce profil de la migrante connaît un changement significatif. Il y a de plus en plus de migrantes qui prennent en charge leur projet migratoire. Le développement de la scolarisation des filles, le besoin du marché en main-d'œuvre féminine, le recul de l'âge du mariage, sont autant de facteurs qui reconfigurent la migration féminine. À terme, la population des migrantes sera constituée en majorité par de jeunes célibataires autonomes et instruites.

On s'appuiera sur des exemples de parcours de femmes originaires de Beni Ayatt. Que faisaient-elles avant de partir du Maroc ? Comment sont-elles parties ? Quelles activités pratiquent-elles et dans quels réseaux s'insèrent-elles en Espagne ?

L'exemple de Maria, pharmacienne au Maroc puis immigrée à Murcie

Maria travaille dans une pharmacie dans un village au pied des montagnes du Moyen Atlas. Je l'interroge en 2004, quelques mois avant son départ pour l'Espagne. Sa situation économique est relativement satisfaisante. Elle a néanmoins une pression sociale très forte et très difficile à supporter. Elle est en effet une femme seule, divorcée de son mari qui s'est depuis remarié. Elle a un petit garçon de six ans et elle est une des rares femmes à travailler dans le village. C'est une femme indépendante, moderne, marquée par un fort caractère. Cela déplaît à certains hommes du village. Elle est harcelée (physiquement mais surtout moralement) par les hommes du village qui la considèrent comme une « prostituée » et lui crée une certaine réputation. De ce fait, elle est montrée du doigt aussi par certaines femmes. Elle explique que le fait de quitter le Maroc, c'est comme une seconde naissance. Sa vie reprendra à zéro.

Maria est née à Azilal dans le village de Tilouguite. Ils sont sept dans la famille, deux garçons et cinq filles. Elle est l'avant-dernière. Tous ses frères et sœurs sont mariés au Maroc avec des Marocains. Elle est issue d'une famille pauvre, son père ne travaillait pas. Il possédait quelques terres. Quand ses frères ont grandi, ce sont eux qui aidaient la famille. Elle ajoute qu'elle se marie avec son époux par amour. Chacun travaille dans une pharmacie différente, séparé de quelques kilomètres et ils ne se voient que le week-end. Mais son mari mène une double vie avec une autre femme sur son lieu de travail. Maria a un enfant mais décide de demander le divorce qu'elle obtient en 2001. C'est un acte très courageux venant d'une femme, d'autant plus que la réforme de la *moudawana*¹⁵ n'était pas encore prononcée à cette date. Très rapidement elle souffre de son statut personnel de femme seule avec enfant dans une région rurale comme celle d'Azilal. Elle souffre de ce que les villageois disent et pensent d'elle. Elle souffre de la mauvaise réputation et

15. La réforme du Code de la Famille en 2002 (la Moudawana), a permis de révolutionner le quotidien des femmes en matière de mariage, de dissolution de mariage, filiation, testament et succession.

des ravages que peuvent produire les rumeurs dans un village : « Ils disent que je fais rentrer des hommes chez moi, que je me prostitue... Une femme divorcée ne peut pas vivre ici, au Maroc. Les gens parlent toujours sur les femmes divorcées. Ils disent que je fais des choses alors que je ne fais rien de mal, je suis une honnête femme. Mais ce sont les ignorants qui parlent... »

Elle vient de recevoir une lettre anonyme écrite à l'ordinateur, où on l'accuse d'utiliser la pharmacie comme un lieu de rencontre pour des jeunes filles mineures avec des jeunes hommes du village. On l'accuse aussi d'être une sorte de proxénète pour ces jeunes filles, et qu'elle les emmène chez elle, où les rejoignent des hommes... Lorsqu'elle évoque cette lettre, elle est complètement bouleversée.

Elle n'a commencé à penser sérieusement à la migration que depuis ces dernières années à cause de ses problèmes. Pour elle, il n'y avait pas d'autre solution pour bien élever son fils, il n'y avait pas d'autre possibilité pour qu'il puisse évoluer, réussir, faire des études. Elle n'avait rien à lui offrir au Maroc. Elle dit : « Et moi je n'ai rien cherché. Je n'ai jamais pensé à "brûler" le visa [c'est-à-dire à dépasser la date autorisée de séjour dans le visa vers un pays européen], ou à "brûler" en patera, c'est encore pire. Je pourrais partir avec un visa et rester en Espagne après, mais je ne veux pas vivre sans papier et je veux faire venir mon fils. Je ne veux pas prendre ce genre de risque, surtout pour mon fils, il a encore besoin de moi. Je veux y aller mais en règle avec mes papiers. »

Aujourd'hui Maria est à Murcie en Espagne. Elle a acheté un contrat de travail espagnol à un Marocain de Beni Mellal qui réside en Espagne pour 6000 euros. Elle a obtenu une carte de séjour qui lui permet de vivre en Espagne. Elle est revenue en avril 2005 pour tenter un regroupement familial pour emmener son fils avec elle. Mais il lui faut l'autorisation de son ex-mari qui ne veut pas coopérer.

D'après son récit, pour Maria il s'agissait de l'ultime solution. D'après elle, si elle n'était pas séparée de son mari, elle n'aurait jamais pensé à partir. C'est le fait d'être seule au village, d'être une des rares femmes à travailler et donc d'être visible auprès des villageois qui lui font subir autant de pression sociale, qui finalement la décide à partir. Il ne s'agit pas d'une migration économique mais bien d'une migration suite à une pression sociale, une volonté d'échapper à une structure sociale et à un climat d'hostilité pour elle.

Le cas de figure de Samira est relativement proche. C'est sa vie difficile au Maroc, difficile à supporter pour elle-même, sa famille et pour les autres, qui l'a fait migrer vers l'Espagne.

Le cas de Samira : du mariage forcé au Maroc au mariage blanc en Espagne

Samira est une jeune femme de 22 ans que j'ai rencontrée à Lorca en mars 2002. Elle avait une cousine à Paris qui rentrait tous les étés. Elle enviait

la vie de sa cousine car elle s'habillait comme elle voulait, elle faisait ce qu'elle voulait, et elle possédait de l'argent. Samira a toujours souffert au Maroc et, d'après elle, le Maroc est un pays qui ne donne pas de droits aux femmes par rapport aux hommes. Elle s'est mariée très jeune avec un homme de Fkih Ben Salah qui travaillait en Italie, mais qu'elle ne voyait qu'une fois dans l'année, l'été. Le reste du temps elle vivait avec sa belle-famille, où elle s'occupait des tâches ménagères. Mais elle se sentait très seule. Lorsque je lui demande ce que fait son mari en Italie, elle répond qu'elle ne sait pas.

Samira décrit sa situation avant son départ :

« Je me suis mariée à seize ans. C'est mon père qui voulait que je me marie. Cet homme que je ne connaissais pas et que je n'avais jamais vu avait 30 ans. C'est sa mère qui m'a vue et qui est venue demander ma main à mon père. Mon père est un homme très dur. Il ne m'a pas laissé le choix. Je suis restée deux ans et sept mois avec lui, c'est moi qui ai voulu divorcer, car sa mère était très dure. J'étais comme une esclave chez eux. Mon père ne voulait pas entendre parler de divorce. Mon mari revenait une fois dans l'année à la période de l'été et je n'avais que ce mot à la bouche, divorcer. Mais lui ne voulait pas. Je me suis enfuie de chez eux pour rejoindre mes parents. Et un jour il m'a envoyé mes papiers de divorce. Je suis restée un an et demi à la maison. Mon père travaillait dans le bâtiment et à chaque fois il y avait un de ses collègues qui lui demandait ma main. Mais à chaque fois je refusais, je ne voulais pas revivre la même histoire... Je voulais vivre et je sortais avec d'autres garçons. Un jour, je suis partie de la maison car je ne m'entendais plus avec mes parents, je me suis donc une nouvelle fois enfuie. »

La situation de Samira (mariage avec un Marocain résidant à l'étranger) est très fréquente. Lors de mes enquêtes de terrain à Beni Mellal au Maroc, j'ai pu observer à plusieurs reprises, des jeunes hommes partis depuis quelques années en Espagne ou en Italie sillonner les villages berbères se situant en piémont du Moyen Atlas à la recherche de jeunes femmes pour se marier. Pour ces jeunes femmes d'origine berbère, rurale, qui ne sont souvent plus scolarisées, il s'agit d'un rêve d'épouser un Marocain vivant en Europe. On leur fait miroiter des papiers et une vie future en Europe. Mais souvent, la seule mobilité qu'elles connaissent, est celle du déplacement de la montagne vers la plaine, de la zone rurale berbérophone à la zone rurale arabophone, dans les villages se situant sur la grande plaine du Tadla, entre Souk Sebti et Fkih Ben Salah, où elles restent enfermées chez la belle-famille. Elles ne voient leur mari qu'une seule fois dans l'année et lorsqu'on les interroge sur l'activité professionnelle de leur mari, elles ne sont que très peu à savoir ce qu'il fait... Parfois elles ne disent rien et supportent cette vie d'enfermement, parfois elles reviennent chez leurs parents avec un enfant, souvent déprimées, et parfois en traînant une réputation qui peut les poursuivre très longtemps.

Samira raconte qu'après son divorce et la fuite de chez ses parents, elle a eu plusieurs petits amis. Elle recevait, en contrepartie, de l'argent de ces hommes. Elle a été obligée de se soumettre à une forme de prostitution pour pouvoir survivre. Elle est restée six mois dans cette situation. Elle a essayé par tous les moyens d'avoir de l'argent pour pouvoir partir vers l'Europe. Elle a travaillé dans la couture pour économiser un peu d'argent. Mais cela ne suffisait pas. Elle a commencé à travailler dans les cafés. Et ses parents en ont entendu parler. Ils ne voulaient pas, ils n'étaient pas du tout d'accord, car pour eux une fille de bonne famille ne travaille pas dans les cafés. Ils voulaient qu'elle se marie et fonde une famille mais elle a essayé de leur expliquer que son esprit était dorénavant tourné vers l'Europe. Quand son père a vu qu'elle s'obstinait, il a préféré l'aider à partir en Europe plutôt que de la voir travailler dans les cafés de Beni Mellal et supporter les commentaires des villageois portant sur la mauvaise réputation de sa fille. Je la questionne sur ces activités :

– Ils ont su que tu te prostituais ?

T'es folle, tu veux que mon père me tue. Ils n'ont jamais su. C'était déjà assez qu'ils sachent que j'ai travaillé dans des cafés...

– Tu as pensé à aller en Italie ?

C'est vrai que j'ai pensé et je voulais aller en Italie. Mais j'ai peur d'aller en Italie, car ce sont eux qui travaillent dans la drogue. Même ici, en Espagne les filles sont parfois obligées de voler. Tu veux que j'aille voler !!! Les filles en Espagne se prostituent.

– Ici en Espagne c'est dur pour une fille qui a émigré comme toi ?

Quoi ! tu crois qu'ici c'est facile pour nous de vendre notre chair en nous prostituant ?? Tu pourrais aller le faire toi ? Ici ce qui est bien, c'est que personne ne te frappe. Ton père, ton frère, ton mari, personne... Ton père à toi ne te frappe pas ??

– Comment ça ?

Il ne te frappe pas ton père ?

– Non

Eh bien tu as de la chance. Tu as de la chance d'être là-bas ; tu te rends compte de la chance que tu as au moins ¹⁶...

– Et toi tu t'es déjà prostituée en Espagne ?

Tu crois que je fais la prière ou quoi !! À Teruel quand j'étais avec mon petit ami au début, c'est parce que je ne pouvais pas vivre seule. Mais on était sérieux ensemble. Il était bien avec moi. Il s'était marié avec une fille au Maroc. Mais il ne voulait pas la ramener en Espagne. Il disait qu'il voulait la laisser

16. Les remarques de Samira me déstabilisent lors de cet entretien, puisque parfois il a tendance à s'inverser. Elle me prend à partie de manière « agressive ». Et je dois à mon tour répondre à ses (ou à leurs) questions.

au Maroc, avoir ses enfants avec elle et il voulait une autre vie avec moi en Espagne. Mais moi je ne voulais pas d'une vie comme celle-là, une vie où je ne serais que la prostituée d'un tel ou au mieux la maîtresse d'un autre. C'est la raison première pour laquelle j'ai quitté Teruel pour Lorca... Je travaille dans les champs toute la semaine et le samedi je me prostitue... Car à la maison au Maroc il me demande toujours de leur envoyer de l'argent toujours plus, comment tu veux que je fasse. Le travail aux champs ne me suffit plus pour ma vie ici et pour subvenir aux besoins de ma famille restée au Maroc. Deux heures ou trois heures avec l'un d'entre eux et c'est 100 euros... Les mecs s'ils n'ont pas d'argent, ils vont voler. Les filles si elles n'ont pas d'argent elles descendent dans la rue... C'est la misère pour les garçons mais encore plus pour les filles.

– Avec qui vois-tu ton avenir ?

Ici les filles marocaines se font copines avec des vieux espagnols qui ont plein d'argent. Plusieurs fois on m'a fait des propositions avec des vieux espagnols. Mais je ne veux pas...

C'est une femme qui présente à Samira un Marocain pour un mariage blanc, une sorte de *semsare* au féminin. Cette femme faisait partie de la famille de sa belle-sœur. Le premier contact s'est fait avec son frère aîné pour se mettre d'accord sur les règles du mariage blanc. Cela lui a coûté 5 000 euros. Cet homme est un Marocain de la région de Beni Mellal. Il a 37 ans et travaille depuis six ans en Espagne. Lui-même était parti clandestinement il y a quelques années. Il travaille actuellement dans la plomberie à Murcie. Depuis, Samira est séparée de cet homme et a régularisé sa situation. Elle a travaillé d'abord comme domestique dans une famille espagnole à Madrid. Mais c'était très contraignant et elle était mal payée. Elle devait garder les deux enfants, les emmener à l'école, préparer leur repas, s'occuper des tâches ménagères de la maison, et elle ne disposait que d'un week-end sur deux. Puis elle a travaillé dans un café à Saragosse. Elle gagnait bien sa vie mais cela ne lui suffisait pas. Elle est allée ensuite vers le nord où elle a travaillé dans un autre bar à Teruel, au nord de l'Espagne. Le patron du bar voulait qu'elle se prostitue pour ses clients. Au début elle a refusé, puis elle s'est rendu compte que cela l'aiderait à rembourser plus rapidement sa dette de migration et à envoyer encore plus d'argent à sa famille restée au Maroc. Ces femmes se retrouvent souvent dans des cercles vicieux d'où, parfois, elles ne peuvent plus s'échapper. Elle est aujourd'hui installée à Lorca avec d'autres filles de la région :

– Qu'est-ce que tu fais à Lorca ?

Je travaille dans les champs

– Cela te plaît ?

Non ça ne me plaît pas [elle me montre ses mains]. Regarde. Je ne suis pas bien payée et en plus c'est très dur comme travail.

– Il y a d'autres filles qui travaillent avec toi ?

Il y a deux autres Marocaines, l'une de Tadla et l'autre de Beni Mellal, ce sont les filles avec qui je vis, le reste ce sont des Équatoriennes. Le problème c'est que si je quitte ce travail je ne vais rien trouver d'autre. Dans les champs on travaille de six heures du matin à huit heures le soir, c'est trop dur cette vie. Ça te plairait toi ? Je préfère travailler dans les cafés mais à Lorca je ne pourrais pas. Ma voisine y a travaillé et cela lui a créé des problèmes. Son patron a fini par la virer car quand elle y était, ça a attiré tous les Marocains qui faisaient du bazar. En plus il traitait ma copine de « pute » car elle travaillait dans un café pour un Espagnol, le patron n'a pas apprécié cette nouvelle clientèle. C'est ça le problème, les Marocains ils créent toujours des problèmes aux filles marocaines qui travaillent dans un bar.

Ces deux exemples de jeunes femmes parties seules en Espagne sont éloquentes, quant à la situation qu'elles vivent avant la migration et aussi après la migration. La confrontation aux données de terrain montre que ces femmes ont toujours travaillé avant et après la migration. Samira a elle-même travaillé dans les cafés de Beni Mellal avant d'aller en Espagne. Quant à Maria, après avoir connu le travail dans les champs, elle a tenu pendant plusieurs années la pharmacie d'un village dans la province de Beni Mellal. D'après N. Moujoud (2003), pour les plus âgées parmi les femmes rencontrées, la vie active a commencé au Maroc. Dès l'enfance, les rurales accomplissaient les travaux domestiques et agricoles et n'ont pu être « protégées » par les hommes les plus proches, eux-mêmes appauvris. Les citadines ont travaillé en tant que bonnes, couturières ou ouvrières, quand elles n'ont pas déjà effectué une migration interne et connu le travail dans les champs, l'élevage et la fabrication de produits féminins, comme les tapis et les aliments.

Fatima, la « brûleuse » de frontières

De plus en plus, la femme marocaine n'hésite pas à défier les dangers et à pratiquer le *hrague*, à brûler les frontières en *patera*. Trois autres femmes qui vivent avec Fatima (dont Samira) ont elles aussi migré seules vers l'Espagne. Elles sont toutes trois de la région de Beni Mellal (dont deux de Beni Ayatt). Elles ont entre 25 et 27 ans, travaillent dans l'agriculture et en parallèle sont dans de petits réseaux de prostitution. Fatima explique :

« Je suis venue en lancha¹⁷ avec 26 autres personnes. J'étais la seule fille. J'avais très peur, mais je préfère traverser ou mourir, c'était pareil, plutôt que revenir au Maroc... On est allé à Ceuta. On est passé sous l'aqueduc

17. Petite barque en bois.

de l'“oued har” (les égouts). J'ai passé 21 jours d'abord à Ceuta. Les gars m'ont dit : “Tu es une fille, reste au Maroc, tu n'as rien à faire en Espagne.” Ils ont dit qu'ils allaient me tuer. Ils voulaient que je retourne au Maroc. Ils disaient que je prenais la place de l'un d'entre eux et que si j'allais en Espagne, c'était pour me prostituer. Le jour de la traversée on est parti très tôt le matin. On est arrivé en Espagne à six heures du matin. Chacun est parti de son côté, ils ont formé des groupes, et ils m'ont laissée seule. Je me suis mise à courir et puis j'ai vu une grande route devant moi. Je suis d'abord restée dormir dans la forêt puis je me suis levée et j'ai fait du stop. J'ai trouvé quelqu'un qui m'a pris de Tarifa jusqu'à Lorca chez lui. Il vivait avec sa femme et ses enfants. Je suis restée quatre jours chez lui. Lui et sa famille m'ont nourri, m'ont acheté des vêtements et ont appelé mes parents pour les rassurer. Ma famille m'a dit d'aller à Murcie car j'avais de la famille là-bas, chez qui je suis restée trois mois...

Fatima n'est pas la seule à partir en *patera* vers l'Espagne. Dans les entretiens recueillis, les migrants ont précisé que sur une quarantaine de personnes qui montaient dans l'embarcation, il y avait au moins une à quatre filles. Elles sont moins nombreuses que les hommes certes, mais les risques encourus par les femmes sont nettement plus importants. On le voit dans l'entretien avec Fatima. Elle risque à tout moment de se faire insulter, agresser, voire violer. Les hommes ne sont pas solidaires des femmes, au contraire ils ne cherchent qu'à les isoler pour les empêcher de partir.

Fatima raconte comment elle se sent en Espagne :

« Cela me plaît beaucoup d'être à Lorca. Je suis venue ici j'avais vingt ans. J'ai fait l'essai entre le Maroc et l'Espagne et je préfère vivre ici jusqu'à ma mort. C'est dur au champ mais au moins il y a de l'argent. Tu peux te construire une belle vie, propre... Ici au moins tu évolues. Je veux acheter une maison et y faire venir mes parents. Je n'ai plus l'intention de retourner au Maroc. J'ai vécu vingt ans au Maroc et j'y ai vécu comme dans une prison. Je n'avais pas assez à manger ni à boire. J'étais mal habillée, je n'avais pas fait d'études, je ne pouvais rien attendre de cette vie-là... Je ne suis rentrée qu'une seule fois au Maroc depuis quatre ans et je ne suis restée que vingt jours. Au moins pendant ces quatre ans, ma sœur et moi on a envoyé environ 24 000 euros à mes parents. Mon père n'avait rien à manger, aujourd'hui il est riche... Au Maroc mon père était très pauvre. On ne possédait rien. Maintenant, il tient une grande épicerie, il a une téléboutique. Il est vraiment à l'aise et c'est grâce à ma sœur et à moi qui lui avons envoyé l'argent pour faire tout ça... Mon avenir, je le vois ici en Espagne. Je voudrais me marier avec un Espagnol où sinon avec un Français. Je ne veux pas d'un Arabe, ce n'est qu'une source de problème. Depuis que cela m'est arrivé d'avoir un

petit ami au Maroc ¹⁸, je déteste les Arabes. Ma vie est en Espagne et je ne veux plus penser au Maroc...

Fatima, comme beaucoup d'autres jeunes femmes parties seules en Espagne, ne compte pas revenir au Maroc et semble « dégoûtée » de son ancienne vie. Ces migrantes semblent heureuses et connaissent une nouvelle naissance, une certaine liberté à laquelle elles n'avaient jamais goûté auparavant. En franchissant les frontières, elles s'affranchissent et deviennent des femmes indépendantes, autonomes et libres.

On peut voir, grâce à cet entretien, qu'il y a souvent conflit familial autour du projet migratoire (c'est aussi le cas pour Samira). Mais très vite, l'apport de cette migration (envoi de cadeaux et d'argent) permet l'amélioration des conditions de vie des membres de la famille restés au Maroc, d'améliorer la maison ou de la construire, d'ouvrir parfois un petit commerce. C'est le cas du père de Fatima mais aussi de Samira et Maria. Structure patriarcale par excellence, le groupe d'appartenance devient pour le migrant un groupe de référence. Il joue en ce sens un véritable rôle social dans l'existence de l'individu qui, sans cesse, fait référence à ce groupe. Étant protecteur d'un « projet familial », l'individu réalise son propre parcours tout en restant fidèle à sa famille. Il est soumis à des « obligations » qui le poussent à entretenir des relations d'entraide avec elle. La jeune femme partie seule obtient finalement une position centrale dans la famille. Auparavant critiquée, voire reniée de la famille, elle est aujourd'hui admirée, citée comme exemple de réussite familiale par l'entourage familial. La solidarité, la patience, sont des valeurs essentielles dans le parcours de la migrante. Les réseaux et les itinéraires sont des moyens importants de communication et d'échange entre ces personnes et les espaces dans lesquels ils s'insèrent et restent fidèles aux fonctionnements « du groupe natal ». Samira et Fatima partagent l'appartement avec une autre Marocaine de Beni Mellal. Elles ne se connaissaient pas avant la migration mais semblent aujourd'hui soudées par des histoires familiales et migratoires qui ont tendance à se ressembler et les rendent donc solidaires en pays d'émigration.

D'après Fatima Lahbabi (2003), ces femmes construisent deux ou trois types de vies, dans des contextes différents, selon le lieu et le moment. Prostituées à Lorca et mères à Beni Mellal, ou travaillant dans l'agriculture dans la zone de Murcie ou dans des bars à Lorca et aidant leur famille à monter des commerces au Maroc. On considère que c'est la stigmatisation sociale qui produit cette fracture, cette souffrance, qui pousse la migrante à adopter de nouveaux comportements, une manière de s'adapter aux différentes situations sociales en se mettant dans une position comme victime ou comme actrice.

18. Fatima avant de partir en Espagne avait un petit ami marocain qui était parti clandestinement en Europe. Mais une fois régularisé, il est revenu se marier au Maroc avec une autre. C'est aussi une des causes de son départ et du dégoût qu'elle peut avoir pour les hommes marocains.

De nouvelles figures de la migration féminine

En conclusion de ce quatrième point, il est important d'insister sur le choix de décrire un type de figure spécifique. Ces femmes qui migrent seules sont des figures nouvelles et émergentes. Mais celles-ci sont diversifiées et d'autres portraits de femmes peuvent apporter des complémentarités ou des différenciations à ce qui vient d'être présenté. Ces femmes qui partent seules, prenant leur destin en main et se libérant en traversant la frontière, est un phénomène nouveau qu'il est important de traiter et de souligner, d'autant que les autres figures sont largement déjà débattues et analysées dans d'autres travaux. Loin de la victimisation des femmes en migration, les figures des migrantes analysées, témoignent de leur hardiesse, de leur résistance, de leurs ressources, de leur capacité à trouver des solutions palliatives plus ou moins temporaires face à des contraintes structurelles qui les affectent. Elles ont les mêmes stratégies migratoires que les hommes, achat de faux papiers, achat de contrats de travail, mariage blanc, traversée en *patera*... Une distinction peut être néanmoins apportée : les hommes n'hésitent pas à tenter l'aventure en errant de pays en pays avant d'arriver en Europe, ils circulent ; alors que les femmes préparent mieux leur départ afin d'arriver directement dans une ville d'Europe. Elles y sont d'ailleurs obligées car elles savent que, pour elles, les dangers de la route sont encore plus importants que pour un homme.

Elles aident aussi leur famille restée au Maroc parfois en multipliant leurs activités en Espagne. Elles doivent souvent se débrouiller pour prendre en charge toute la famille. Certaines doivent le faire malgré elles et malgré une culture qui a, pendant longtemps, mis l'accent sur le statut masculin du chef de famille. Elles se rachètent aussi un nouveau statut auprès de leur famille. Avant leur départ, elles sont « détestées », mises de côté avec une place périphérique dans la famille, considérées comme des incapables car elles n'ont pas pu faire ou refaire leur vie au Maroc dans le respect des traditions. Elles ont perdu l'honneur de la famille et des villageois. Elles sont aujourd'hui, après la migration, admirées et adulées. Elles ont réussi et pris une place centrale dans la sphère familiale et sont même consultées dans des prises de décisions importantes concernant la famille. D'autres trouvent dans leur départ un moyen de se libérer de la « tutelle masculine » et de devenir responsable. Elles ne sont plus considérées de la même manière qu'avant leur départ. En franchissant une frontière étatique, elles dépassent des frontières sociales et socio-culturelles et bousculent des schémas traditionnels qui existaient avant leur migration. Et cela est un phénomène nouveau qui devient incontournable pour les chercheurs qui s'intéressent aux migrations internationales.

Les femmes de Beni Ayatt qui partent vers l'Espagne sont néanmoins relativement peu nombreuses comparées aux hommes. Elles seront beaucoup plus nombreuses lorsque les hommes Aït Ayad en Espagne, majoritairement céliba-

taires et jeunes, choisiront de se marier et de les faire venir dans le cadre du regroupement familial. Mais il s'agira là d'une autre figure, qui ressemble plus aux femmes des années 1970 qui rejoignent un mari en France, ou bien qui s'approche de celle de la communauté des Oulad Bourhmoune à Villajoyosa. C'est, encore une fois, le temps qui le dira, et il faudra donc à terme, continuer à suivre cette filière afin d'observer comment celle-ci évolue à la fois dans le temps et dans les espaces.

L'ESPAGNE, UNE DESTINATION IMPORTANTE POUR LES AÏT AYAD EN MIGRATION

Pour conclure ce chapitre, il apparaît que l'Espagne est désormais la destination privilégiée pour une grande partie des nouveaux venus marocains en Europe. L'évolution politique, sociale et économique des années 1970 et 1980 a transformé ce pays en une région moderne et dynamique ayant besoin de travailleurs étrangers. Face au manque de débouchés dans les autres pays d'Europe – essentiellement les anciens pays d'immigration –, les Marocains ont dû remplacer l'ancien couple Maroc-France par un Maroc-Espagne. Les nouvelles régions d'agriculture intensive du sud et du sud-est de l'Espagne, en plein essor, offrent les conditions nécessaires de travail et d'anonymat pour être la porte d'entrée des nouvelles filières migratoires marocaines dont les Aït Ayad font partie. Les politiques d'immigration en ont fait, depuis le début des années 1990, le pays qui offre le plus d'opportunités aux candidats à l'émigration et aux sans papiers, pour travailler et régulariser leur situation dans un État de l'espace Schengen. Aussi, avons-nous analysé certaines villes qui forment le nouvel espace migratoire des Aït Ayad en Espagne, avec des pôles qui apparaissent comme des pôles de ville-repère (Lorca), d'autres d'installation (Villajoyosa, Lorca), d'autres encore d'étape (Rute, Huelva...), et d'autres enfin qui ne sont que des villes de simples transit, de passage. Dans toutes ces villes, les Aït Ayad ont vécu quelques jours, quelques mois, quelques années, certains y circulent en s'appuyant sur le réseau migratoire et d'autres s'y installent. Mais comment fonctionnera ce territoire dans quelques années? Cet ouvrage n'est pas seulement une recherche ponctuelle d'un temps donné et d'un espace donné. On est consciente que seul le suivi permanent de cette filière dans le temps et des enquêtes de terrain dans les différentes villes permettront de confirmer et de préciser certaines analyses effectuées ici. Le caractère récent de ce territoire migratoire ne permet pas d'approfondir toutes les hypothèses sur le devenir et les évolutions de cet espace migratoire. D'ailleurs beaucoup de migrants se servent de l'Espagne pour régulariser leur situation et rêvent d'un ailleurs encore plus lointain qui pourrait se situer dans d'autres pays d'Europe, comme l'Italie pour certains d'entre eux.